LA

DERNIERE HEURE

DES TURCS.

CHAPITRE PREMIER.

Lecteurs que je récuse.

Depuis sept ans tout le monde disserte, tout le monde écrit sur les affaires de l'Orient, et personne n'a encore touché le point juste. Est-ce maladresse? est-ce un fait exprès? autant l'un que l'autre; et encore, pour l'honneur du siècle, aimerais-je mieux penser qu'il s'y trouve plus d'ignorans et de sots que d'hypocrites et de fourbes.

Quant à moi, j'ai l'orgueil de croire que je sais la vérité, et ma conscience me crie qu'il est temps de la dire.

Mais à qui? Au public? le public est un mot vide de sens. On n'écrit probablement que pour

les gens qui savent lire : or, savent-ils lire ces milliers d'animaux à deux pieds, sans plumes, comme les appelait le divin Platon, qui vont, qui viennent sur les places et dans les rues d'une ville, qui achètent un livre, promènent leurs yeux sur des lignes noires, et sont tout fiers d'y reconnaître les lettres de l'alphabet?

Nous ne sommes plus dans le temps où un auteur patelin s'adressait à l'*ami lecteur*, au *lecteur bénévole*. Le lecteur ne vous écoute pas, si vous l'ennuyez; et je ne veux ennuyer personne, pas même les vénérables personnages dont les longs discours et les gros volumes me poursuivent depuis que j'ai l'âge de raison.

Non, ce n'est pas pour vous que j'écris, antiques perruques de Ratisbonne, qui fîtes votre apprentissage dans les greffes poudreux de la diète germanique, vous qui pâlissez encore sur le *de Jure belli et pacis* de Grotius, et sur le *de Jure naturæ et gentium* de Püffendorff!

Ce n'est pas pour vous non plus que coule mon encre, perruques non moins formidables des universités d'Oxford et de Cambridge! Je sais que sous votre férule se sont formés des hommes d'Etat et des orateurs parlementaires, dont la faconde toute classique tranche les questions les plus ardues de la politique par une citation d'Homère ou de Virgile lancée à propos.

Vous flatteriez-vous aussi que c'est pour vous que l'on se donne la peine de tailler une plume, ministres avec ou sans portefeuille, conseillers privés et conseillers auliques, secrétaires de chancellerie, rédacteurs de protocoles, vous tous qui croyez avoir raffermi l'axe de la terre quand vous prononcez, d'un air capable, que *la conservation de l'Empire ottoman est nécessaire à l'équilibre universel?*

Excellences ministérielles, illustrissimes diplomates, ne vous refusez donc pas la douceur de nous citer le *traité de Westphalie,* base posée depuis cent quatre-vingts ans à cet équilibre qui est encore à trouver. Vos commis, en vous voyant si savans, vous diront que vous êtes des Richelieu, des Oxenstiern et des Chatam. Quant à moi, je vous demanderai la permission de vous envoyer faire de la charpie avec les vieilles femmes.

Je ne m'adresse qu'aux hommes qui savent, qui pensent, qui réfléchissent. Que tels grands personnages, que je nommerais bien, n'aillent pas prendre cette déclaration pour une dédicace! leurs habits brodés, leurs décorations, leurs titres même ne m'en imposent pas : je les ai vus de trop près. Que de fois il m'est arrivé de rencontrer dans un relais de poste, dans un café, des gens qui en savaient plus que tel homme

d'Etat qui entretient des espions, qui envoie des instructions chiffrées à des ambassadeurs, et que tel agent diplomatique, largement rétribué, qui regarde et ne voit rien, qui écoute et n'entend pas !

CHAPITRE II.

Précis de l'histoire de la conquête de la Grèce par les Turcs.

Le grand objet de ce petit écrit, la guerre entre l'empereur de toutes les Russies et le sultan de Bysance, a pour cause première l'insurrection des Grecs contre les Ottomans. Tout le monde en convient; mais qui s'est avisé, jusqu'ici, de rechercher avec bonne foi la cause de cette cause? Je vais essayer de le faire. Je remonterai à cinq siècles du nôtre, et je n'emploierai pas cinq pages pour redescendre au jour présent.

Ce fut en 1358 que les Turcs ottomans, sortis de l'Asie mineure, mirent le pied, pour la première fois, sur la terre d'Europe. Ils passèrent l'Hellespont en face des ruines de Troie, et s'emparèrent de Gallipoli, dans la Chersonèse de Thrace. C'est de ce point que se sont élancées ces hordes de barbares.

C'est ce qui ne fût pas arrivé, si les Etats fondés dans la Palestine et la Syrie, par les pre-

miers croisés, eussent prolongé leur existence jusqu'à cette époque. Je ne veux pas m'exposer à passer pour un second Pierre l'ermite; mais quand on veut bien prendre la peine de se rappeler que, dès le huitième siècle, les enfans de Mahomet avaient pénétré de l'Espagne jusque dans le cœur de la France, on se sent plus disposé à pardonner aux princes chrétiens qui entreprirent de refouler les musulmans jusque sur leur territoire. Ils y eussent été contenus pour toujours, si la plus déplorable fatalité ne se fût opposée à l'exécution des vastes projets d'un roi qui fut le plus grand homme de son siècle, et qui serait encore le plus grand du nôtre. Louis IX, quoi qu'en aient dit de petits esprits, ne courait pas en insensé à la conquête du saint sépulcre; il voulait faire de l'Egypte une colonie française (1). Maître de cette contrée, il le fût bientôt devenu de toute la Syrie, où il restait encore quelques possessions aux chrétiens. Le sort des armes, moins encore toutefois qu'une affreuse épidémie, en décida autrement; et moins d'un siècle après la mort de saint Louis, l'Europe effrayée vit réaliser les appréhensions de ce prince, chez qui le génie égalait la vertu : le sol de la civilisation fut souillé par la barbarie.

---

(1) Voir la note 1, à la fin du volume.

Etablis sur la côte d'Europe depuis 1358, ce ne fut cependant qu'en 1453 que les Ottomans, conduits par Mahomet II, parvinrent à se rendre maîtres de Constantinople. Cette conquête fut suivie de celle de la Servie, de la Bosnie, de l'Albanie, de la Grèce et de tout le Péloponèse, ainsi que de la plupart des îles de l'Archipel. Des progrès aussi rapides jetèrent l'alarme parmi les puissances chrétiennes. Dans une assemblée que le pape Pie II tint à Mantoue, il projeta une confédération générale des nations de l'Occident contre le Turc. Il allait se mettre à la tête de cette généreuse et politique entreprise, lorsque la mort le surprit à Ancône, rendez-vous général des confédérés (1464). Ses projets périrent avec lui. A la honte de l'Europe, des hommes d'Etat et des guerriers montrèrent moins de résolution et de courage qu'un pontife : on croit lire l'histoire de notre siècle.

L'expérience a cependant démontré, à diverses époques, que jamais la Porte ottomane n'a su résister à une attaque sérieuse de la part des puissances chrétiennes. Je cite de préférence la guerre qui se termina par le traité de Carlowitz (1699), parce qu'elle rentre dans mon sujet. Ces Turcs, qui se montrent aujourd'hui si opiniâtrément attachés à la possession absolue de la Morée, la cédèrent alors aux Vénitiens,

qui en avaient fait la conquête. Malheureusement, la république de Saint-Marc s'endormit dans la prospérité : elle négligea de veiller sur sa nouvelle acquisition. Le Turc se jeta à l'improviste sur la Morée; et l'Autriche, principale signataire du traité de Passarowitz (1718), pour obtenir de meilleures conditions, sacrifia les Vénitiens ses alliés.

Depuis ce jour fatal, la Grèce, qui respirait du moins sous la domination d'une puissance chrétienne, retomba, plus à plaindre que jamais, sous le joug de ses barbares oppresseurs.

CHAPITRE III.

Un mot sur cette question : *Le Turc était-il réellement le souverain légitime de la Grèce?*

VAINEMENT des simulacres de traités garantissaient aux habitans de la Morée et des îles la jouissance de ce que l'homme chérit à l'égal de la vie : la paix du foyer, et la liberté d'adorer Dieu à sa manière. Assez de plumes éloquentes ont dépeint l'humiliant esclavage dans lequel languissaient les Hellènes. Un panorama qui a été exposé dans toutes les capitales de l'Europe, en a dit plus à ce sujet que n'auraient pu le faire les touchantes descriptions des Chateaubriand et des Pouqueville. Qui n'a vu, et qui n'a frémi en la voyant, une loge fermée de barreaux de fer, construite dans un angle de l'Acropolis, à cent pas du Parthénon? C'est là, qu'étendu sur une natte, une brute dont le nom même est une infamie, le *kislar-aga*, le chef des eunuques noirs, régnait sur les descendans de Miltiade, de Thémistocle et de Périclès! Tel

était l'insolent mépris de la Porte pour ses esclaves chrétiens, qu'elle ne leur avait pas même fait l'honneur de leur donner un homme pour maître.

Dieu lui-même avait dit à son peuple, sur le mont Sinaï : « Vous ne convoiterez point la « femme de votre prochain, ni sa maison, ni « son champ, ni son serviteur, ni sa servante, « ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui « lui appartienne (1). »

Mahomet n'a pas été aussi rigoureux pour ses enfans : il leur permet de convoiter tout ce qui est à leur convenance dans la maison de l'incirconcis. Or, quand un Turc convoite quelque chose appartenant à un chrétien, il se l'est bientôt approprié. C'est pourquoi le Grec payait autant de fois le *kharatch* qu'il plaisait à l'aga ; c'est pourquoi sa femme et sa fille, quand elles avaient le malheur d'être jolies, étaient arrachées de ses bras pour aller peupler le harem d'un pacha ou d'un visir (2).

Tous les publicistes ont posé en principe, et le sens commun l'avait dit avant eux, que pour qu'il existât, chez un peuple conquis, obli-

---

(1) *Deutér.*, V, 21.

(2) Voyez la note 2, à la fin du volume.

gation de reconnaître, dans le conquérant, le possesseur et souverain légitime, il fallait préalablement qu'il existât, de la part du pouvoir armé, sûreté, protection et bon traitement.

Tous nos diplomates, si minces qu'ils soient, sont censés avoir fait leur cours de droit public : je les offenserais donc si je leur citais ici les auteurs classiques de la matière. Mais ils me pardonneront de supposer qu'ils n'ont pas lu, ou du moins qu'ils ont oublié certain chapitre d'un ouvrage où les hommes d'Etat ont tort, et très-grand tort de ne pas puiser plus souvent des règles de conduite.

Catholiques et protestans, nous avons tous un respect presque égal pour un génie qui s'est fait une place à part au milieu de tous les génies du siècle de Louis XIV. On a surnommé Bossuet l'*aigle de la chaire :* c'était lui faire tort ; il est aigle partout. Plein de dédain pour les petites passions des hommes, il leur trace leurs devoirs, même dans les affaires de ce monde, avec ce calme d'inflexible équité qui conviendrait à un envoyé de l'Eternel.

Bien supérieur à ces petits philosophes à cerveaux étroits, qui, dans leurs chimériques utopies, rêvent la paix perpétuelle, Bossuet reconnaît la nécessité de la guerre, et admet par con-

séquent le droit de conquête (1). Mais aussitôt il ajoute :

« Il faut pourtant remarquer deux choses dans ce droit de conquête : l'une, qu'il y faut joindre une possession paisible; l'autre, que pour rendre ce droit incontestable, on le confirme en offrant une composition amiable.

« Ainsi, on voit que ce droit de conquête, qui commence par la force, se réduit, pour ainsi dire, au droit commun et naturel, du consentement des peuples, et par la possession paisible. On présuppose que la conquête a été suivie d'un acquiescement tacite des peuples soumis, qu'on avait accoutumés à l'obéissance par un traitement honnête. »

Je le demanderais maintenant au divan tout entier, au sultan Mahmoud, au prince de Metternich lui-même : Qu'ont fait les successeurs de Mahomet II, conquérant de la Grèce dans le quinzième siècle, pour rendre le droit du glaive *incontestable?* l'ont-ils confirmé en offrant aux Grecs une *composition amiable?* ce droit s'est-il réduit à celui que l'on nomme *commun* et *naturel*, par le *consentement* des habitans, et par la *possession paisible?* les Grecs, enfin, ont-ils

(1) *Politique tirée de l'Ecriture sainte*, liv. II, art. 2.

été accoutumés à l'obéissance par *un traitement honnête?*

Loin de là, depuis trois cent soixante-quinze ans, je n'aperçois qu'oppression, violence et massacres. La conquête de la Morée n'a même jamais été consommée en totalité par les Osmanlis. Il a toujours existé dans les montagnes de l'antique Laconie, une race digne des Spartiates, qui n'a pas courbé la tête sous le joug des barbares. Ces Maïnotes rappelaient les Asturiens du roi Pélage; comme eux, ils étaient une protestation vivante contre l'invasion des musulmans, et contre la domination tyrannique du sultan de Bysance.

Il faut un mélange, ou plutôt une fusion parfaite des vainqueurs et des vaincus, pour légitimer le droit du glaive. Cette fusion existait-elle en Grèce? Partout on y voyait deux peuples, deux religions, deux poids et deux mesures. Les Turcs auraient pu réduire leur code à ces mots de Brennus : *Vœ victis!* Ibrahim Pacha vient d'en faire le commentaire en caractères ineffaçables : quand la chair et le sang des chrétiens lui ont manqué, sa rage s'est assouvie sur les vignes et les oliviers.

Et il s'est trouvé dans les pays civilisés de l'Europe, des hommes qui n'ont pas rougi de faire abjuration publique de toute humanité, de toute

raison, de tout sens commun, au point de savoir mauvais gré aux Hellènes de n'avoir pas dignement apprécié les douceurs du régime turc!

N'a-t-on pas vu quelquefois, en effet, ces esclaves indociles prétendre qu'ils ne devaient payer les contributions qu'une fois, et affecter de ne pas concevoir que le bâton était la preuve démonstrative qu'ils devaient payer autant de fois que c'était le bon plaisir de l'aga? Ne les a-t-on pas vu pousser l'audace jusqu'à se montrer récalcitrans envers les janissaires qui leur faisaient l'honneur de convoiter leurs femmes et leurs filles, ou de les trouver assez jolies pour être vendues aux pourvoyeurs des harems? Et enfin, comme pour mieux braver leurs maîtres, ces Grecs insolens ne sont-ils pas restés opiniâtrément attachés au culte de la croix? N'a-t-on pas même surpris quelques-uns de ces impies, riant du saint prophète qui a traversé sept fois les cieux sur la jument Borrach, et qui a mis la lune dans sa manche (1)?

« Prenez garde! crient les petits hommes d'Etat, les discoureurs de salons, prenez garde! si vous niez en Grèce la légitimité du Turc, d'autres nieront en Lombardie, à Venise, en Illyrie, la

(1) Voir la note 3, à la fin du volume.

légitimité de l'Autrichien! » Les gens qui argumenteraient ainsi raisonneraient fort mal. L'Autrichien n'est peut-être pas aimé en Lombardie, à Venise et en Illyrie, parce qu'au fait, on est libre d'aimer qui l'on veut; mais si les habitans de ces contrées se soulevaient contre l'empereur d'Autriche, je n'hésiterais pas à les traiter de rebelles. Et quel serait le motif de leur insurrection? Le monarque qui les gouverne met-il quelque différence entre eux et les anciens sujets de ses Etats héréditaires? Mais s'ensuit-il que le journal de M. de Metternich, dans sa brutale turquerie, ait le droit de flétrir de ce nom de *rebelles* des hommes généreux qui défendent leur religion, leurs propriétés, leurs familles?

Le cardinal de Richelieu, qui, je crois, n'était pas un révolutionnaire, ne fit pas tant de façons pour reconnaître l'indépendance du Portugal. Les Portugais, dites-le moi, avaient-ils autant de griefs contre les Espagnols, que les Grecs en ont contre les Turcs?

Louis XVI a péché, dit-on, contre la morale et contre la politique, en soutenant les insurgés de la Nouvelle-Angleterre contre leur mère-patrie. S'il fallait absolument reconnaître le plus vertueux des princes et des hommes coupables envers la morale, on ne me fera pas avouer, du moins, qu'il ait manqué à la politique, en susci-

tant, dans le Nouveau-Monde, des alliés naturels à la France, et, à la Grande-Bretagne, les ennemis les plus formidables que doit avoir un jour sa puissance maritime (1).

Qu'aurait, d'ailleurs, le cabinet de Saint-James à reprocher aujourd'hui à l'ancien cabinet de Versailles? A qui les nouvelles républiques de l'Amérique méridionale doivent-elles le peu de vie dont elles sont animées? à qui le grand Bolivar doit-il sa victoire plus facile encore que décisive d'Ayacucho? M. Canning n'a pas emporté ce secret dans l'autre monde (2).

Voilà donc des souverains qui n'ont pas craint de se rendre les auxiliaires de l'insurrection, contre d'autres souverains chrétiens et légitimes comme eux! D'où proviennent donc tant de ménagemens envers les bourreaux d'un peuple qui

---

(1) Je me rappelle avoir lu des observations fort judicieuses, à ce sujet, dans la traduction d'une *Histoire de la guerre de l'indépendance américaine*, dont l'original, je crois, est italien. (*Note de l'auteur.*)

Voir la note 4, à la fin du volume.

(2) Les journaux du ministère anglais commirent, au sujet de cette victoire, une énorme maladresse. Ils en donnèrent la nouvelle six semaines avant qu'il fût physiquement possible de la recevoir du Pérou.

(*Note de l'auteur.*)

aspire à reprendre son rang dans la société chrétienne?

Eh! certes, il est bien temps d'appeler de leurs ignobles noms les scrupules dont se parent quelques consciences timorées. Pusillanimité, couardise, basse envie, tels sont les motifs qui ont fait jusqu'ici de si tendres amis aux Turcs dans plus d'un cabinet de l'Europe : ce sont des poltrons qui ont peur les uns des autres.

CHAPITRE IV.

Fausses notions sur la révolution hellénique.

Il importait aux gouvernans qui, pendant sept longues années, ont vu avec une impassibilité stoïque les plus belles contrées de l'Europe noyées dans le sang, qui toléraient la traite des blancs pendant qu'ils défendaient celle des noirs; il importait, dis-je, à ces politiques sans tête et sans cœur, de répandre les notions les plus propres à égarer l'opinion publique. Il importe donc aujourd'hui de confondre le mensonge chez les imposteurs, et de redresser le sens commun chez leurs dupes.

L'an 1819 vit l'insurrection d'Espagne, 1820 l'insurrection de Naples, et 1821 l'insurrection de la Grèce. Donc celle-ci était une conséquence des deux autres : telle était, et telle est même encore la manière de raisonner de certaines gens, dont la débile intelligence s'accommode fort bien du vieil adage : *Post hoc, ergò propter hoc.*

Eh bien! le fait avéré, le fait qui n'est plus soumis à aucun doute par les hommes instruits, c'est que long-temps avant l'explosion de l'île de Léon et celle d'Aversa, qui en fut une copie, long-temps même avant la révolution française, une voix puissante avait appelé les Grecs à la liberté : c'était celle de Catherine II, *Catherine-le-Grand*, ainsi que l'a surnommée un de ses admirateurs (1), qui savait du moins flatter avec esprit. Si cette princesse existait encore, peut-être la flatterais-je tout comme un autre; mais elle n'est plus, je ne lui dois que la vérité. Je dirai donc, et non sans un profond soupir, qu'après avoir rallumé la flamme du patriotisme chez les Hellènes; qu'après leur avoir montré la pointe des baïonnettes russes prêtes à les soutenir, elle les abandonna aux vengeances du féroce Ottoman. Mais que le Dieu clément lui pardonne! Son auguste petit-fils va payer sa dette.

Les Grecs avaient-ils attendu, au reste, que l'impératrice de Russie les avertît qu'ils étaient esclaves, pour se sentir indignés de leurs fers? Avaient-ils jamais négligé une occasion de les briser? Plusieurs fois, dans les premières années de ce siècle, en voyant les Turcs engagés dans

---

(1) Le prince de Ligne.

une guerre périlleuse contre les Russes, ils furent sur le point de courir aux armes. Mais les anciens du pays avaient encore sur le cœur l'abandon de Catherine II. Ils modérèrent l'ardeur de leurs compatriotes, et firent des démarches secrètes pour pénétrer les intentions de l'empereur Alexandre à leur égard. Il leur fut facile de s'assurer qu'elles étaient toutes pacifiques.

Le prince Alexandre Ypsilanti parut seul s'être fait illusion sur ce point. A la tête d'une poignée d'*hétéristes,* il donna le signal de l'insurrection en Moldavie. Dès ses premiers pas, il fut arrêté comme perturbateur de la paix publique. Empressé de jouer le rôle de substitut du grand-visir, le ministre autrichien réclama le privilége de donner une prison à l'ennemi de Sa Hautesse (1).

Mais déjà la Porte avait pris l'alarme; elle laissa entrevoir des mesures de précaution; les précautions des Turcs sont des arrêts de mort : qui le savait mieux que les Grecs? Ils résolurent de ne pas attendre les bourreaux; l'étendard de la croix fut arboré; la Grèce entière proclama son indépendance; elle s'arracha par lambeaux des mains sanglantes de ses oppresseurs.

---

(1) Voir la note 5, à la fin du volume.

Pendant que le monde civilisé applaudissait aux magnanimes efforts des Hellènes, des voix mercenaires et des gazettes stipendiées osaient leur prodiguer le nom de *rebelles* et de *traîtres*. Je nommerais l'homme qui soudoyait ces clameurs, je nommerais les journaux qui s'en rendirent les infâmes échos, si tous mes lecteurs ne les avaient déjà nommés. Eh quoi! ils sont donc aussi *rebelles* et *traîtres*, ces chrétiens qui parviennent à s'échapper des bagnes d'Alger et de Tunis (1)?

Que de contradictions et d'absurdités traîne à sa suite un principe faux dans son essence! Si les chrétiens de la Grèce ont tort présentement

---

(1) J'ai eu l'occasion de faire l'application de ce que je dis ici. Un négociant illyrien, nommé Spiridion Kranowitch, se montrait zélé partisan de la Porte, parce qu'il faisait avec elle un grand commerce de fer et de bois de construction. Cet homme ne désignait jamais les Grecs que par le mot de *rebelles*. Il fut pris en 1825 par un corsaire algérien. Au bout de trois ans d'esclavage, Kranowitch fut assez heureux pour se sauver d'Alger, et gagner la Sardaigne. Je le vis peu de temps après à Livourne. « Eh bien, *rebelle! traître!* lui dis-je, vous avez donc manqué de fidélité à votre maître? » Pour toute réponse, il leva vers le ciel ses yeux mouillés de larmes. Je vis qu'il était converti.

(*Note de l'auteur.*)



de secouer le joug des Ottomans, il est indubitable que les chrétiens de la France méridionale eurent pareillement tort jadis de se révolter contre les Sarrasins qu'Abdérame avait amenés dans leur pays, et que les chrétiens des Espagnes furent bien plus coupables encore de s'opiniâtrer pendant sept cents ans à expulser les Maures de leur territoire (1).

Je ne veux omettre aucune des imputations dont s'est armée la pusillanimité ou l'apathie, pour se disculper de ne pas tendre aux malheureux Hellènes une main secourable. Ce sont, a-t-on dit, des *jacobins*, des *comuneros*, des *carbonari*. Juste ciel! les soldats de la croix des révolutionnaires, des athées!

« Mais nierez-vous, me crie-t-on, que des

---

(1) Le général de B*** ne fait point ici une supposition gratuite. Un de nos plus enragés turcomanes, battu de point en point par un adversaire instruit, fut enfin sommé de répondre à cette question : « Les chrétiens enfermés dans Grenade, lorsque Ferdinand-le-Catholique délivra cette ville de la domination des Maures, eurent donc tort de s'unir à leurs frères contre les musulmans? — Oui, sans doute, » s'écria le Turc. Ne doit-on pas remercier le Ciel de donner à une mauvaise cause des défenseurs qui ont trouvé le moyen de reculer ainsi les bornes de l'absurde? (*Note du traducteur.*)

hommes qui ont figuré dans les révolutions de l'Europe, figurent présentement sous les drapeaux des Hellènes? » Eussiez-vous mieux aimé, répondrai-je, que, semblables à d'autres chrétiens renégats, ils allassent combattre sous l'étendard du croissant? Si ces auxiliaires des Grecs eurent des torts dans leur patrie, quel moyen plus noble leur restait-il de les expier? Non, certes, les hommes que, dans sept campagnes, n'ont pu réduire tous les efforts de l'Empire ottoman, de ses vassaux et de ses alliés, de tels hommes ne sont pas des Quiroga et des Pépé. Ils ne fuient pas, ils triomphent ou meurent. La défense de Missolunghi vivra aussi long-temps dans les siècles que celle de Sagonte, de Numance et de Sarragosse.

Et s'il était vrai, d'ailleurs, que quelques partisans des doctrines nouvelles aient été vus dans les rangs des Hellènes ou même à la tête de leurs colonnes, quelle conclusion injurieuse prétendriez-vous en tirer contre la justice de leur cause? Comptez donc aussi les innombrables amis de cette noble et sainte cause que toutes les cours, toutes les capitales, toutes les cités de l'Europe offrent à vos yeux, parmi les plus zélés défenseurs de l'autel et du trône! A leur tête, ne contemplez-vous pas tous les monarques du premier et du second ordre, ceux même que la

timidité de leur cabinet ou la faiblesse de leur pouvoir semble condamner à l'apathie, si ce n'est même à des sentimens hostiles? Qui ne sait que tel prince qui n'a pas cru encore devoir se prononcer ouvertement en faveur d'un peuple infortuné, lui prodigue des secours secrets, et se console ainsi par la bienfaisance des entraves que lui impose la politique?

J'ai entendu élever contre les martyrs de la foi chrétienne une objection que je rapporte avec peine. « Ils sont schismatiques! » dit-on quelquefois dans une des principales cours catholiques de l'Europe, quand on ne sait plus y dire autre chose. La première réponse qui se présente à cet étrange argument, est que cette cour elle-même a autant de sujets schismatiques ou protestans que de catholiques. A moins donc qu'elle n'ait le projet de les déclarer, un de ces jours, hors la loi des nations, on ne voit pas trop comment quelques différences dans le dogme religieux peuvent faire mettre en délibération, s'il est convenable ou non de sauver tout un peuple de la fureur du glaive et des ravages de la famine. Mais, pour l'honneur du catholicisme, un exemple éclatant le venge victorieusement du reproche d'intolérance et de persécution qui ne lui serait que trop justement adressé. Gloire éternelle à Léon XII! Si, moins heureux que quelques-uns

des pontifes ses prédécesseurs, sa voix paternelle n'a pu rallier contre l'ennemi de la croix tous les adorateurs du Christ, jamais, du moins, elle n'a prononcé l'anathême contre aucun d'eux. Digne représentant de celui qui donna son sang pour tous les hommes, il n'a point cherché de prétexte pour refuser de compâtir aux maux d'un peuple opprimé. Il n'a point dissimulé sa douleur, quand la fortune a trahi le courage des Grecs; il a fait hautement éclater sa joie, quand des bras puissans ont châtié ses oppresseurs (1).

C'est ici le lieu de rapporter un fait dont je voudrais pouvoir douter, quoiqu'il soit le seul

---

(1) Il est très-curieux de comparer le langage du *Diario di Roma*, journal officiel du Saint-Siége, avec les opinions et le style de *l'Observateur autrichien* (*Œsterreichischer Beobachter*), journal rédigé dans les bureaux du prince de Metternich. Tandis que celui-ci insulte avec une joie brutale aux souffrances d'une nation chrétienne, et flatte avec bassesse l'orgueil musulman, le journal de la cour pontificale n'exprime que des sentimens qui conviennent au père commun des chrétiens.

On sait que lorsque le pape apprit la victoire de Navarin, il entrait dans l'église où les Français célébraient la fête de leur souverain. Dans l'excès de sa joie, Sa Sainteté voulut aussitôt en donner elle-même la première nouvelle à l'ambassadeur de France.

(*Note de l'auteur.*)

qui puisse m'expliquer l'aversion incompréhensible que témoignent pour les Grecs certaines personnes qui affichent une haute piété, aversion portée à un tel degré, qu'elle dégénère, chez ces étranges chrétiens, en une sorte de tendresse pour les sectateurs de Mahomet. Des journaux anglais et allemands ont prétendu que des émissaires d'un parti occulte, que l'on appelle en France *la congrégation*, et auquel on suppose un pouvoir, ou du moins une influence formidable, sont allés offrir aux Hellènes des secours de toute espèce, mais à une condition absolue, et *sine quâ non*. Il ne s'agirait de rien moins que d'abjurer le culte de l'Eglise grecque, et de reconnaître la suprématie du pape. Les chefs du gouvernement actuel ont vainement représenté, dit-on, qu'ils regarderaient comme hautement impolitique, et même comme inhumain, d'ajouter le fléau des discussions religieuses à tous ceux qui dévorent ce malheureux pays; qu'après mille ans de séparation ou schisme (1), un rapprochement entre les deux Eglises, quelque désirable qu'il fût, ne pouvait être l'effet d'une résolution subite, et qu'enfin les Hellènes ne devaient encourir aucun blâme, s'ils laissaient

---

(1) Le schisme date du neuvième siècle.

entrevoir une répugnance extrême à faire outrage à l'empereur de Russie, chef suprême, dans ses Etats, de la religion qu'ils avaient reçue de trente générations de leurs pères.

Quoique dictée par la raison et par toutes les convenances, cette réponse paraît avoir excité au plus haut point la colère des auteurs de la proposition. Depuis ce moment, ils ont substitué les menaces aux promesses, et leurs agens ou affiliés ont eu ordre de semer, par tous les moyens possibles, les bruits les plus injurieux pour les Grecs, et les nouvelles les plus défavorables à leur cause (1). Hommes aussi stupides que barbares, si les Grecs ne sont pas de votre

---

(1) On me communique un journal français, où la *Gazette de Lyon* est formellement accusée d'avoir forgé le prétendu incendie de la flotte grecque par le vice-amiral de Rigny, afin de faire contre-poids à la victoire de Navarin. Cette gazette disait très-maladroitement : « Voilà de quoi rabattre la joie de la *faction.* » Quelle est donc cette *faction* à la tête de laquelle figurent l'empereur de Russie, les rois de France et d'Angleterre, et même le pape, ainsi que je l'ai observé plus haut? Cette insolente expression de la *Gazette de Lyon* ne prouve qu'une chose, c'est qu'il existe une *faction* anti-grecque ou turque. Je l'ai déjà insinué, et j'acheverai de le démontrer.

(*Note de l'auteur.*)

Eglise, du moins ils sont chrétiens comme vous, et plus que vous, car ils combattent pour la croix, et vous l'abandonnez. Ibrahim a fait une écurie du saint lieu, et voilà votre héros!

Tels sont, en général, les ennemis des Grecs, ou profondément pervers, ou profondément ignorans. Quant à ce dernier point, il n'est personne doué de quelque instruction qui ne puisse se procurer une satisfaction que le hasard m'a procurée plus d'une fois. Lorsque vous rencontrez, et surtout dans les classes qui sont censées avoir reçu de l'éducation, un individu qui pérore sur la *légitimité des Ottomans, l'équilibre de l'Europe*, et autres inepties, poussez-le de questions historiques, politiques, géographiques, etc.; votre Turc balbutiera, battra la campagne; vous croirez avoir devant vous le *muézin* de quelque mosquée.

J'ai gardé pour la fin un dernier argument en faveur de la cause des Grecs, parce qu'il est péremptoire. Vous les dites sujets du sultan, et c'est précisément ce que le sultan lui-même ne veut ni ne peut admettre. La loi de son prophète lui défend de voir un sujet dans un *raja*, un *ghiaour*: tout chrétien, selon le Koran, n'est qu'un esclave. Est-on effectivement le sujet d'un despote qui vous fait périr sous le bâton, parce

que vous portez des babouches jaunes, ou qui fait jeter votre femme à la mer dans un sac de cuir, parce qu'on l'a surprise avec une robe verte ou rose?

CHAPITRE V.

Le Turc est-il réellement l'allié de quelque puissance chrétienne?

Depuis qu'il est question de forcer le sultan Mahmoud à reconnaître l'indépendance de la Grèce, j'ai vu avec une surprise indicible qu'il s'élevait en France des voix qui osaient avancer que le successeur des califes est le plus ancien allié du roi très-chrétien. Des hommes d'Etat, à ce que l'on assure, ont proclamé eux-mêmes cette belle découverte du haut de la tribune. Je les excuse de tout mon cœur : les hommes d'Etat sont trop embarrassés de ce qui se passe, pour avoir le temps de s'occuper de ce qui s'est passé. Ainsi, au lieu de s'indigner, de se courroucer, je me figure que tout observateur impartial n'aura pu se défendre d'un sourire, quand il aura vu que le même jour, à la même heure où le Grand-Turc était salué à Paris du titre de *plus ancien allié de la France*, on le saluait à Londres de celui de *plus ancien allié de l'Angleterre*. Je le

répète : il faut pardonner à des ministres de ne pas avoir lu l'histoire, ou de l'avoir oubliée; mais, certes, je ne puis être aussi indulgent pour des hommes de lettres; ceux-ci sont tenus, par état, à tout lire, à tout savoir.

Comment ne s'est-il donc pas trouvé parmi ceux qui remplissent, tous les matins, à Paris, les colonnes de vingt ou trente journaux, un seul écrivain qui ait pris la peine de rétablir la vérité des faits ?

François Ier, il y aura trois cents ans l'année prochaine, poussé à bout par les querelles que lui suscitait continuellement Charles-Quint, s'oublia au point de conclure une alliance avec Soliman II. Il semblait rougir de réclamer l'exécution de ce honteux traité, lorsqu'en voyant ses frontières méridionales menacées par les Impériaux, il fit un appel aux Ottomans. Le fameux Barberousse vint mouiller pendant quelques jours à Marseille et à Toulon; puis, comme se reprochant de porter assistance à des chrétiens, il s'éloigna brusquement des côtes de France pour aller saccager celles d'Italie, d'où il emmena sept mille esclaves. Ce simulacre d'alliance avec le croissant suffit néanmoins pour que Charles-Quint, dans un manifeste adressé à la diète de l'Empire, parlât de François Ier en ces termes : « Digne allié, digne complice des infidèles, il

« trame avec eux la ruine de la chrétienté; il « foule aux pieds la religion, l'honneur, tout ce « que les hommes ont de plus sacré! » Le roi de France fut très-sensible à ces reproches; et pour en détruire l'impression, il se hâta de faire proposer au pape et au roi d'Angleterre une ligue générale contre le Turc (1).

Jamais, depuis cette époque, on ne vit un roi de France, dans quelque situation qu'il se trouvât, recourir à la coopération de la Porte. Henri IV, dans son vaste plan pour abaisser la maison d'Autriche, ne songea point à y faire intervenir les barbares; Richelieu dédaigna pareillement de les employer, bien que ce prince de l'Eglise ne se fît aucun scrupule de soudoyer tous les princes protestans de l'Allemagne; Louis XIV, accusé, et peut-être non sans raison, d'exciter les Hongrois contre les empereurs autrichiens, ne voulut point renouveler le scandale que François Ier avait donné à l'Europe: bien plus, toutes les fois que les Ottomans menacèrent l'Autriche, objet de sa trop juste haine, il fit taire ses sentimens personnels, pour satisfaire à ses obligations de plus ancien monarque de la chrétienté. Deux fois il envoya l'élite de sa noblesse sous les

(1) Voir la note 6, à la fin du volume.

drapeaux de sa rivale pour repousser l'ennemi commun du christianisme et de la civilisation (1).

Mais que dire de ce premier ministre britannique, à qui il vient de prendre un si bel accès de tendresse soudaine pour le sultan qui règne à Stamboul? A quel titre a-t-il reconnu aussi dans la personne de Sa Hautesse *le plus ancien et le plus fidèle allié de l'Angleterre?* Sir Arthur Wellesley, aujourd'hui duc de Wellington, quand il faisait ses études au collége d'Eton et à l'école militaire d'Angers, en France, a pu lire un peu de Tite-Live, un peu de Tacite; mais, à coup sûr, le noble lord n'a pas eu le temps de faire connaissance avec l'histoire moderne. Où y aurait-il vu la moindre trace de cette union fraternelle entre la couronne de saint Edouard le confesseur et le turban du commandeur des croyans? Lord Holland a pris la peine d'apprendre au premier ministre que ce fut l'an de grâce 1779, que, pour la première fois, le cabinet de Saint-James témoigna des dispositions amicales au divan, qui les reçut d'assez mauvaise grâce. L'Angleterre, à cette époque, était en guerre contre la France, et son envoyé à Constantinople avait pour mission de contre-balancer l'in-

(1) Voir la note 7, à la fin du volume.

fluence de l'ambassadeur de Louis XVI, qui travaillait à la conclusion de la paix entre la Porte et la Russie. Mais la France seule fut écoutée; et voilà toutes les marques d'affection que Georges III et Abdul-Hamid se donnèrent réciproquement!

A quoi bon, au reste, se disputer si chaudement le cœur du sultan Mahmoud? Ce loyal musulman ne vient-il pas de vous déclarer, dans les termes les moins équivoques, qu'il vous déteste tous cordialement, comme gens qui blasphêment le nom de son saint prophète; et que s'il a fait semblant de prêter un instant l'oreille à vos paroles, c'était pour se moquer de vous et gagner du temps? *Pour peu qu'on ait d'intelligence*, dit-il dans son manifeste, on doit concevoir qu'il ne peut y avoir d'accord durable entre les disciples de l'islam et ceux de l'Evangile. *Pour peu qu'on ait d'intelligence!* ministres et diplomates de tout pays et de toute dénomination, vos excellences entendent-elles bien? Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'avoir autant de gros bon sens que le Grand-Turc?

CHAPITRE VI.

Conduite tant secrète qu'ostensible de l'Autriche, relativement aux affaires de Grèce et de Turquie.

On reproche avec amertume au duc de Wellington le mot qu'il a si maladroitement placé dans le discours du trône, à l'ouverture du parlement. Tout bien considéré, son *untoward* ne fait et ne fera de tort qu'à lui (1). Répudier la gloire de sa nation est un délit qui ne se pardonne pas; et ce n'est pas l'Angleterre seule que le général-ministre a offensée : la France et la Russie, qui ont leur part dans la victoire de Navarin, tous les peuples de l'Europe, qui s'en

(1) Un Anglais, rougissant pour le duc de Wellington, ou plutôt pour son pays, de cette expression dégradante, a tenté de l'adoucir en avançant qu'*untoward* avait une signification moins forte en anglais que *sinistre* en français. Toutes nos gazettes l'ont traduit par les mots *unglücklich*, *traurig*, qui ont la même signification en allemand. (*Note de l'auteur.*)

sont réjouis, ressentent comme un outrage cet ignoble désaveu. Le nom des batailles que gagna le duc de Wellington pourra s'oublier : son *untoward* ne s'effacera jamais.

Mais, encore une fois, il ne s'agit ici que d'un individu; et il est juste de considérer la position très-embarrassante où se trouve le duc de Wellington. Il appartient au parti qui tient les Irlandais dans l'oppression : peut-il appartenir en même temps à celui qui veut soustraire les Grecs à l'oppression des Turcs? Quoi qu'il en soit, avant qu'il entrât au ministère, la cour de Londres avait pris des engagemens sacrés : elle les remplira.

Il n'en est pas de même en ce qui concerne l'Autriche. On n'y voit absolument qu'un seul homme : cet homme représente toute la monarchie autrichienne. On ne pense, on ne dit, dans le cabinet de Vienne, que ce que pense et dit le prince de Metternich. Or, il est à craindre qu'il ne pense pas bien, et il est positif qu'il dit fort mal. Son organe habituel est une feuille rédigée dans ce langage prolixe, entortillé et obscur, que Frédéric-le-Grand appelait *le style ténébreux de la chancellerie autrichienne.* L'arrogance du caractère officiel se déploie dans le *Beobachter,* avec un pédantisme qui ne souffre pas l'ombre de la contradiction. Quand il a plu

au rédacteur anonyme, mais non inconnu, de ce journal austro-turc, de rapporter un fait ou de prononcer un décision, ce serait un crime d'Etat que d'y changer une virgule. N'a-t-on pas même vu des journaux étrangers cités au tribunal de ce nouvelliste patenté, pour avoir osé raconter, voir et sentir d'une manière différente (1)? Si le sultan Mahmoud faisait rédiger un journal sous ses yeux, il n'aurait pas une autre couleur, un autre direction. Mais, me crie-t-on, d'où peut venir la *turquerie* du prince chancelier de cour et d'Etat? Je vais le dire : c'est l'accomplissement le plus ponctuel, le plus édifiant des préceptes de l'Evangile : « Aimez ceux qui vous « haïssent, faites du bien à ceux qui vous ont « fait du mal; si vous avez reçu un soufflet sur « une joue, tendez l'autre. » Or, l'Autriche, depuis long-temps, a reçu plus d'un soufflet de l'auguste main du frère du soleil et de la lune.

---

(1) J'étais à Vienne, l'an dernier, quand y arriva un numéro du *Journal des Débats*, qui contenait une réfutation fort vive et fort piquante d'un article insidieux de *l'Observateur autrichien*. Les commis du prince de Metternich eurent, pendant huit jours, une mine aussi consternée que s'ils eussent appris l'insurrection de la Hongrie, ou même la disgrâce de leur maître.

(*Note de l'auteur.*)

Il n'y avait pas encore plus de soixante-seize ans que les Turcs s'étaient emparés de Constantinople, qu'ils mettaient déjà le siége devant Vienne. Charles-Quint eut le bonheur de sauver sa capitale; mais son frère Ferdinand d'Autriche, roi de Hongrie, fut obligé de laisser la plus grande partie de ses Etats au pouvoir des Ottomans, et de leur payer un tribut annuel, pour obtenir la permission de conserver le reste.

Dans le siècle suivant, on revoit encore les Turcs sous les murs de Vienne. Cette fois, l'Autriche était perdue, sans le prompt secours du grand roi Sobiesky. Au reste, il fut bien payé de ce service : l'empereur Léopold I[er] daigna l'honorer d'une petite inclination de tête, et il permit au fils de son libérateur de baiser sa main impériale.

Les Russes commençaient à préluder au grand rôle qu'ils ont joué depuis. Ils étaient victorieux dans toutes leurs guerres contre les Turcs. Les Autrichiens se mirent en tête que rien ne serait plus facile que de les imiter. Ainsi, par exemple, quand l'empereur Charles VI vit ses voisins triomphans s'emparer d'Oczakoff, et se préparer à de nouvelles conquêtes, il tira bravement l'épée pour en avoir sa part. Mais les Ottomans ne l'attendirent pas : ils marchèrent sur lui, et le battirent si complètement, qu'il se hâta d'implo-

rer la médiation de la France. Tout ce que l'on put obtenir pour l'Autriche, c'est qu'elle rendrait aux Turcs tout ce qu'elle avait dû aux victoires du prince Eugène, et entre autres l'importante place de Belgrade, qui est devenue le boulevard de l'Empire ottoman.

Nous avons vu le même spectacle se renouveler sous l'empereur Joseph II. « Puisque ma sœur Catherine, dit ce prince, bat les Turcs avec ses Russes, je les battrai bien aussi avec mes Autrichiens. » Mais il n'y eut de battu que lui; et il le fut si bien, que les Ottomans pénétrèrent en Hongrie. Déjà le grand-visir parlait d'un troisième siége de Vienne, et il se pouvait que ce ne fût pas une forfanterie; mais les Russes, selon leur habitude, étaient victorieux, et la puissante diversion qu'ils opérèrent sauva l'Autriche. Son armée, commandée par le prince de Cobourg, allait essuyer une défaite totale à Foczhani, en Moldavie, quand Souwaroff accourut, et culbuta les Ottomans. Ceux-ci se rallient sous les ordres du grand-visir, et viennent de nouveau fondre sur les Autrichiens : Souwaroff accourt encore à leur aide, et gagne, sur les bords du Rymnick, la célèbre victoire qui lui valut le surnom de *Rymnisky*.

L'Autriche avait cependant employé toutes ses forces dans cette guerre si peu glorieuse pour ses

armes. On la vit réduite à retirer ses troupes de la Belgique, qui lui appartenait alors, et la France, sa trop complaisante alliée, prête à y faire passer les siennes pour la lui garder.

Je le répète : il est magnanime au premier ministre d'Autriche, qui est l'Autriche elle-même, de pardonner tant d'outrages, d'oublier tant d'humiliations ; mais l'exercice des vertus chrétiennes est-il un obstacle à ce qu'il raisonne un peu plus logiquement à l'égard des Grecs ? A l'entendre, ces infortunés chrétiens sont des *rebelles,* parce qu'ils ont secoué le joug que leur avait imposé un vainqueur barbare : mais, en ce cas, ne sont-ils pas aussi des *rebelles* ces Hongrois qui, après avoir été courbés pendant un siècle et demi sous la domination des musulmans, ont brisé leurs chaînes, et sont aujourd'hui sujets de l'Autriche ? Que M. de Metternich, pour être conséquent avec lui-même, ne fait-il mettre les menottes à ces *magyars* (1), et ne les renvoie-t-il au très-gracieux sultan Mahmoud, avec force excuses de les avoir retenus aussi long-temps (2) ?

---

(1) Nom que se donnent eux-mêmes les Hongrois, peuple d'origine asiatique.

(2) Bude, capitale de la Hongrie, est restée sous la domination des Turcs depuis 1541 jusqu'en 1687.

Il n'est rien de plus connu que le vers suivant.

Bella gerant alii; tu, felix Austria, nube (1)!

Bella gerant alii est bien humiliant; des Français, des Anglais ou des Russes ne voudraient pas d'un royaume à ce prix. Quoi qu'il en soit, fidèle à cet adage, ne voulant ni ne pouvant faire la guerre, le prince de Metternich a-t-il l'espoir de se tirer d'affaire par une noce? demandera-t-il la main de la jeune sultane Salyha pour un archiduc, ou tiendra-t-il une petite princesse en réserve pour le petit prince Abdoul-Meschid, ainsi qu'il eut jadis l'archiduchesse Marie-Louise à offrir à Napoléon victorieux?

On a dit en Angleterre, et on a répété en France, que l'Autriche ne devait pas être admise aux délibérations des puissances qui ont entrepris de régler les destins de l'Orient; rien n'est plus juste. La cour de Vienne a prononcé elle-même son exclusion du grand conseil de la société européenne : nulle dans la paix, inhabile à la guerre, son amitié n'est pas plus à rechercher que son inimitié n'est à craindre (2).

---

(1) « Laisse faire la guerre aux autres; toi, heureuse « Autriche! fais des mariages. »

(2) Voir la note 8, à la fin du volume.



CHAPITRE VII.

Aperçu de l'état actuel de l'Empire ottoman.

Ce fut sous le règne de Soliman-le-Grand que l'Empire turc atteignit le faîte de sa puissance. Sa mort (1566) fut le signal d'une décadence toujours progressive. Les sultans ses successeurs, livrés à la mollesse des harems, abandonnèrent à leurs visirs le gouvernement de l'Etat et le commandement des armées.

Aucun règne ne fut plus fatal à la Porte ottomane que celui d'Abdoul-Hamid, mort en 1789. Le jour où il se vit réduit à céder la Crimée à Catherine II, il signa l'expulsion de ses descendans hors d'Europe.

Son successeur, Sélim III, avait beaucoup plus de lumières et de connaissances positives que l'on n'en soupçonnerait chez un prince musulman, dont la jeunesse s'était écoulée à l'ombre du sérail (1). Il voulut entreprendre de grandes

(1) Voir la note 9, à la fin du volume.

et salutaires réformes : son *nizam-dgedid* lui coûta la vie.

Sélim périt de la main des rebelles; son neveu, Mustapha IV, qui lui succéda, eut bientôt le même sort. Mahmoud II, frère de Mustapha, a trouvé un moyen plus simple d'avoir de nouveaux soldats; il a fait massacrer tous les anciens : mais comme il n'a pas eu le temps encore d'organiser ses corps réguliers, et que les janissaires sont au fond de la mer de Marmara, il en résulte que Sa Hautesse est à peu près sans armée. Elle prend, dit-on, un plaisir extrême à voir exécuter, tant bien que mal, des feux de pelotons et des fenx de file dans les cours du sérail; mais l'expérience ne tardera pas à lui apprendre qu'il faudrait autre chose que ces jeux puérils, pour arrêter les Russes sur les bors du Danube.

Je vois déjà des centaines de milliers de musulmans de toute condition et de tout âge accourir à la voix du successeur des califes. Mais où vois-je ces formidables levées en masse? Dans une gazette de Vienne et dans celles de Paris et de Londres, qui sont payées pour la copier. Marcher dans les colonnes d'un journal ou marcher sur le terrain, n'est-ce pas absolument la même chose? En supposant, d'ailleurs, que tous les cordonniers, serruriers, tailleurs, boulangers

et porteurs d'eau de Constantinople soient vraiment dévorés du désir de gagner la céleste demeure des houris, en se faisant tuer sous l'étendard du prophète, qu'est-ce, au fond, que ces immenses cohues, si ce n'est ce qu'un personnage très-connu appelait de la *chair à canon?* Et encore cette chair à canon était-elle composée de jeunes Français, c'est-à-dire de jeunes gens qui savent se battre en sortant de leurs villages.

Le vulgaire des politiques en Europe, vulgaire qui, comme je l'ai déjà dit, se rencontre dans les conseils des souverains comme dans les cafés et les tavernes, s'est toujours fait une idée prodigieusement exagérée de la population de l'Empire ottoman. Les meilleures statistiques de l'Allemagne, pays où cette science est particulièrement cultivée, donnent à la Turquie, tant d'Europe que d'Asie, une surface à peu près triple de celle de la France, tandis que sa population totale n'excède guère vingt-un millions d'âmes, divisés en deux portions à peu près égales.

Les finances de l'Empire ottoman ne peuvent s'évaluer comme celles d'un gouvernement qui, chaque année, publie l'état de ses recettes et de ses dépenses. Le pacha commence par régler son budget avec ses administrés; c'est le bâton qui est le percepteur. Le sultan, à son tour, règle son budget avec ses pachas, et c'est le cordon

qui sert de contrôleur-général. Jamais on n'entend parler de réclamations dans ce pays-là. Le commandeur des croyans n'a-t-il pas, d'ailleurs, le privilége de leur faire croire tout ce qui lui passe par la tête? Ainsi, qu'il lui plaise de leur dire qu'une pièce de monnaie réduite au quart de son poids, ou mêlée de trois quarts d'alliage, n'a rien perdu de sa valeur, ils se garderont d'en douter. Il leur affirmerait que l'argent vaut l'or, qu'ils auraient la même croyance en ses paroles : il a un talent de persuasion auquel rien ne résiste.

Tout se passerait donc le plus pacifiquement du monde entre le despote et ses esclaves, si ceux-ci n'usaient quelquefois d'un singulier moyen pour obtenir un dégrèvement. Ils commencent par mettre le feu aux quatre coins de Constantinople; et si cette pétition emblématique n'est pas suffisamment comprise, ils envoient leur sublime maître prendre possession de la place d'honneur qui lui est réservée dans le paradis de Mahomet.

Toutes les affaires un peu graves se traitent de cette manière-là. Les janissaires ne s'y prirent pas autrement, il y a une vingtaine d'années, pour représenter aux très-hauts et très-puissans empereurs Sélim et Mustapha, que les demi-tours à droite et les quarts de conversion n'étaient pas de leur goût. Mahmoud n'a tenu aucun

compte de ces accidens de famille; sa passion pour la tactique européenne ne connaît ni frein ni obstacles. Les Russes vont lui en donner une leçon qui passera probablement son attente.

Mais si le prophète l'illumine, qu'il prenne bien garde de concentrer ses regards sur son front d'attaque. Je lui trouve un intérêt majeur à veiller sur ses derrières. Il a dû lire, comme tout le monde, ou avant tout le monde, un petit distique qui ornait les murs de Constantinople le lendemain du jour mémorable où Sa Hautesse avait fait griller sa vieille garde dans ses casernes. Le poëte y disait, avec plus d'énergie que d'élégance : « Le sort du bourreau Mahmoud « sera pire que celui de Sélim. Qu'il apprenne « que les janissaires sont plus vivaces que le « chiendent! »

On dit qu'il s'est trouvé quelques gazetiers qui ont comparé très-gravement Mahmoud II à Pierre-le-Grand, parce que, comme le créateur de l'Empire russe, il a exterminé une milice redoutable pour ses souverains. Je ne nie pas qu'il ait massacré, brûlé, noyé autant et plus de janissaires que Pierre ne décapita de strélitz, mais je nie qu'à l'exemple de cet homme extraordinaire, il parvienne jamais à civiliser sa nation. Il faudrait d'abord qu'il en eût le désir; et loin de lui supposer des vues aussi élevées, je pense que,

s'il eût trouvé la civilisation introduite dans ses Etats, il les eût replongés dans la barbarie. Un prince qui ne rougit pas de se vanter publiquement de n'avoir signé des traités qu'avec l'intention secrète de les violer, n'est point un politique; ce n'est qu'un chef de hordes sauvages, qui se proclame lui-même en dehors du droit des gens.

Mais je demande pardon aux sauvages; je les calomnie. Quand ils ont présenté le calumet à leurs ennemis, on peut se reposer sur leur foi; et s'il leur arrive d'enlever des chevelures sur le champ de bataille, ils n'ont pas encore imaginé d'orner leurs cahutes de têtes sanglantes, et de tresser des guirlandes de nez et d'oreilles salés. Ce genre de décoration était réservé à l'auguste empereur des Ottomans. Quand je vois des ossemens à demi-rongés à l'entrée d'une caverne, je sais qu'elle est habitée par une bête féroce.

CHAPITRE VIII.

Aperçu de l'état actuel de l'empire de Russie.

Quoique l'ordre parfait qui règne dans toutes les branches de l'administration de ce vaste empire, permette de recueillir sur tous les élémens de sa puissance des données beaucoup plus certaines, que celles qu'il est possible d'extraire de l'horrible confusion où est plongée la Turquie, tout y est encore si nouveau, les développemens y sont si rapides, que des calculs reconnus pour vrais, il y a quelques années, peuvent ne plus l'être aujourd'hui. Je ne ferai donc usage que des renseignemens les plus récens, et je ne prendrai encore pour guide que les statistiques allemandes, qui jouissent de la confiance du monde savant.

En évaluant les ressources de l'Empire ottoman, je n'ai point exclu de ce tableau général ses provinces d'Asie, dont la population, comme on l'a vu, égale celle de ses provinces européennes; et cependant, dans l'évaluation des forces

de l'empire des czars, je ne comprendrai que la Russie d'Europe, afin que le lecteur peu instruit ne s'imagine pas que je l'égare à dessein dans des aperçus gigantesques. Je me contenterai donc de lui dire, le plus succinctement possible, que la Russie compte environ douze millions de sujets en Asie, lesquels sont disséminés sur une surface qui excède de beaucoup celle de l'Europe entière (1). Quant à la Russie européenne, son territoire équivaut à peu près à celui de la moitié de cette partie du globe : sa population, y compris celle de la Pologne, est évaluée à quarante-huit millions d'âmes; et son revenu, y compris aussi celui de la Pologne, à 139 millions de florins d'empire, environ 90 millions de roubles d'argent, ou 360 millions de francs (2).

En comptant les troupes irrégulières, les forces militaires de la Russie s'éleveraient à plus d'un million d'hommes de toutes armes. Mais si ces supputations approximatives figurent très-

(1) La surface de l'Europe est évaluée à 153,915 milles d'Allemagne carrés, et celle de la Russie asiatique à 276,020. Si l'on y ajoute les 24,000 du territoire qui lui appartient dans l'Amérique septentrionale, on trouvera que l'Empire russe occupe plus d'un 7e de la terre habitée.

(2) Le florin d'Empire à 2 fr. 60 c.

bien dans un tableau statistique, elles ne doivent pas entrer dans les calculs rigoureux d'un ministre ou d'un général. D'après ce qui existait de mon temps, et d'après les données que j'ai pu me procurer depuis, je suis très-disposé à croire que l'empereur Nicolas Ier a huit cent mille soldats sous ses drapeaux, ce qui admet la possibilité d'en mettre cinq cent mille en campagne.

Quant à la composition, à l'instruction et à la discipline de l'armée russe, l'Europe a été à portée d'en juger. Le soldat de cette nation possède naturellement toutes les qualités dont on n'obtient le simulacre chez quelques autres peuples, que par la force et la terreur. L'Autrichien et le Prussien, qui voient toujours le bâton prêt à tomber sur leurs épaules, l'Anglais, dont le dos est déchiré de coups de fouet par acte du parlement, suivent leurs officiers tant qu'il le faut, et les abandonnent dès qu'ils le peuvent. Le Russe, au contraire, est dévoué de corps et d'âme : il ne connaît dans l'univers que son empereur et son capitaine : vivre pour les servir, mourir pour les défendre, sont deux idées fixes qui ne sont jamais croisées par d'autres dans sa tête. Aussi Frédéric-le-Grand disait-il que l'on pouvait tuer les Russes, mais non les vaincre.

Dans une guerre telle que celle qui éclate en

ce moment, l'infanterie et l'artillerie sont les deux armes dont l'emploi est décisif. C'est avec ses carrés et sa mitraille qu'un général qui sait la manière de combattre les Turcs, brise tous les efforts des nuées de *spahis* qui fondent sur lui; c'est ainsi qu'il écarte et dissipe l'effroyable tempête (*procellam equestrem*) (1), dont les tourbillons semblent devoir tout entraîner, tout pulvériser. Or, Napoléon a souvent répété que l'infanterie russe, après la sienne, était incontestablement la meilleure de l'Europe. Il en est de même de l'artillerie : je ne connais que celle de France qui puisse réclamer la supériorité.

A ces élémens de force et de puissance, il faut en ajouter d'autres qui sont d'un tel poids dans les circonstances actuelles, qu'il est permis de les regarder comme des garanties de succès. L'importance même de ces considérations me détermine à leur consacrer un chapitre spécial.

---

(1) Expression de l'Ecriture sainte.

CHAPITRE IX.

Marine russe dans la mer Noire et dans la mer Caspienne. — Conquêtes de la Russie sur la Perse. — Conséquences qui peuvent en résulter pour l'Inde anglaise.

Ce n'est pas sans raison que Pierre Ier, à si juste titre surnommé *le Grand*, attachait tant d'importance à la possession d'Azoff. Ce prince calculait fort judicieusement qu'en s'ouvrant une communication avec la mer Noire, il donnerait une nouvelle vie aux provinces méridionales de son empire. Dès qu'il eut conquis ce port, il y ordonna la construction d'une flotte : tout semblait tendre à l'accomplissement de ses vastes desseins, lorsque la malheureuse campagne du Pruth le mit dans la nécessité de restituer aux Turcs une place dont ils n'avaient pas cessé de déplorer la perte.

La Russie ne cessa point non plus de jeter des yeux de regret et de convoitise sur Azoff. Ce ne fut pourtant qu'au bout de soixante-trois ans qu'elle y rentra (1774). Non contente de renou-

veler les grands projets de Pierre-le-Grand, Catherine II fit bâtir près de l'embouchure du Dniéper la ville de Kherson, dont elle voulait faire l'entrepôt du commerce russe dans le Levant. Mais tous ces établissemens étaient précaires, tant que les Ottomans resteraient les maîtres de la Crimée. Elle exigea qu'ils la lui cédassent en 1784. Par le traité d'Yassy, qui fut conclu sept ans plus tard, cette princesse obtint de nouveaux avantages : ce fut alors qu'elle fonda la grandeur future d'Odessa, et qu'elle destina Sébastopol, dans la Crimée, à devenir le berceau de sa puissance navale dans la mer Noire. Des motifs de localité ont fait depuis donner la préférence à Nicolaïeff, au confluent du Bog et de l'Ingoulet, qui tous deux se confondent dans l'embouchure du Dniéper (1).

Tel est aujourd'hui le résultat de la politique persévérante de Catherine II et de son petit-fils Alexandre. Pierre-le-Grand aspirait à faire flotter le pavillon russe sur la mer Noire : l'empereur Nicolas en bannit aujourd'hui le pavillon turc, et le réduit à chercher au-delà du Bosphore un refuge dans la petite mer de Marmara.

Eh bien ! le croira-t-on? voilà ce que com-

---

(1) Voir la note 11, à la fin du volume.

mencent à peine à entrevoir, non seulement des hommes d'Etat, mais des hommes de guerre! J'ai lu dans des journaux qui se prétendent les régulateurs de l'opinion publique, de longs et pesans articles où l'on raisonnait à perte de vue sur les opérations éventuelles d'une guerre entre la Russie et la Porte, et il n'y était pas plus question de la flotte russe de la mer Noire, que des ponts de bateaux de Saint-Pétersbourg! Que l'on imprime à Vienne des divagations aussi vides de toute connaissance positive, cela est dans l'ordre : il est convenu dans ce pays-là qu'on ne doit rien savoir, ou, du moins, qu'on ne doit rien dire. Mais à Londres, mais à Paris surtout! nous allons voir où cela mène, quand nous en serons à l'examen des probabilités raisonnables sur les opérations des armées russes. Je dis *raisonnables*, pour que l'on ne me soupçonne pas un seul instant l'intention de m'occuper des étranges conjectures mises au jour par certains petits écrivains turcophiles, fort spirituels d'ailleurs, qui font des plans de campagne comme ils feraient des plans de vaudeville. Dans leurs arrangemens divers, la puissance russe vient toujours se briser contre une chaîne de montagnes, qu'ils sont tout fiers d'avoir aperçue sur la carte. Mais, encore une fois, n'anticipons pas sur ce que j'aurai à dire sur ce sujet.

Si l'on s'est prodigieusement occupé des monts Balkan dans les gazettes turques de la chrétienté, on n'y a pas daigné, en revanche, accorder un coup-d'œil aux grands évènemens que devait produire et qu'a déjà produits la guerre inepte que la Perse vient de faire à la Russie. Cette guerre, évidemment suscitée par la Porte ottomane, et non moins évidemment agréable à l'Angleterre, a fini par porter un coup mortel à l'une, et menacer l'autre de le recevoir à son tour. Ce n'est pas assez d'avoir franchi l'Araxe, et de s'être ainsi ménagé une entrée libre dans les provinces septentrionales du schah, la Russie, je n'en doute pas, va s'assurer un moyen expéditif et commode d'aller le visiter, à la première occasion, dans son palais de Téhéran. La mer Caspienne ne connaîtra plus d'autre pavillon que le sien, et les golfes d'Enzeli et d'Asterabad sont tout ouverts au débarquement d'une armée russe, qui se porterait à volonté sur la capitale de la Perse, ou sur le chemin de l'Inde (1).

---

(1) La Russie, par le traité de paix qu'elle vient de conclure avec la Perse, et dont le général de B*** ne pouvait connaître encore que les préliminaires, s'est effectivement réservé la navigation de la mer Caspienne, à l'exclusion de toute autre puissance. (*Note du traducteur.*)

Puisque, grâce au Ciel, la bonne intelligence ne sera point troublée entre les cours de Londres et de Saint-Pétersbourg, ce n'est pas ici le lieu d'examiner quel parti la Russie pourrait tirer de sa position actuelle, pour attaquer dans l'Indoustan le colosse aux pieds d'argile, que l'Europe admire de loin, mais dont on connaît à Londres, mieux que partout ailleurs, l'extrême fragilité. Il suffit de poser en principe qu'une expédition dans ces contrées n'est nullement dans la catégorie des choses impossibles, et que des officiers anglais, très-riches en connaissances locales et positives, en sont convenus avec bonne foi.

Si l'Angleterre avait eu l'intention ou plutôt les moyens de guerroyer la Russie, elle n'aurait pas attendu l'humiliation totale de la Perse. Contentons-nous de répéter, et d'affirmer avec tout ce que l'Orient et l'Occident renferment d'hommes instruits, que les conséquences en sont incalculables pour elle. Le silence qu'elle a gardé dans cette occurrence pleine d'avenir, prouve la confiance qu'elle a dans sa force ou le sentiment qu'elle a de son impuissance. Dans tous les cas, le duc de Wellington ne risque rien d'appliquer à l'asservissement de la Perse son épithète favorite d'*untoward*. Cet évènement fera cent fois

plus de mal à son pays que le combat de Navarin n'aurait pu lui faire d'honneur (1).

(1) Il est assez curieux d'observer de quelle manière chacune des trois puissances alliées a caractérisé ce combat. L'Angleterre l'a qualifié de *sinistre*, la France d'*imprévu*, et la Russie de *résultat nécessaire d'un manque de foi prouvé et d'une agression flagrante*.

(*Note du traducteur.*)

CHAPITRE X.

Mesures à la disposition des puissances alliées pour l'exécution du traité du 6 juillet 1827.

Avant d'entrer en matière, qu'il me soit permis de réclamer un acte de justice de la loyauté de mes lecteurs! Ils voudront bien se souvenir que je n'avais pas attendu la crise actuelle pour crier aux armes à qui voulait m'entendre. Dès la seconde année de l'insurrection de la Grèce, j'avais prédit que la question ne pourrait être résolue que par l'intervention des grandes puissances (1).

Elles ont été six ans à se décider. Dieu veuille ne pas faire attendre si long-temps son pardon aux ministres, à qui il a fallu une si longue contention d'esprit pour arriver à concevoir que c'était une honte ineffaçable pour l'Europe chrétienne, que de faire de si belles phrases sur la traite des noirs, tandis qu'elle tolérait sur ses

(1) Le général de B*** s'en réfère ici à un écrit qu'il a publié en 1822, et qui, à ce qu'il paraît, n'a pas été répandu en France. (*Note du traducteur.*)

côtes et dans son sein même non seulement la traite des blancs, mais encore le massacre de leurs femmes et de leurs enfans !

La glorieuse journée du 20 octobre (j'en demande bien pardon à Sa Grâce le duc de Wellington), vit enfin le châtiment de la barbarie et du parjure. Le canon de Navarin avait annoncé le réveil des cabinets; la terre était attentive, et ils se rendormirent. Ibrahim les voyant assoupis, reprit, avec plus d'ardeur que jamais, son trafic d'esclaves chrétiens de tout sexe et de tout âge. Quand les navires lui manquèrent pour les expédier comme lest en Egypte, il les échangea en Epire et en Albanie, contre des bœufs et des moutons. Ceux qui parvenaient à échapper à l'esclavage, étaient traqués de rocher en rocher comme des bêtes fauves. Mais Ibrahim pensait à tout : de peur que ces malheureux ne trouvassent à vivre de racines sauvages, il fit dévorer par les flammes tout ce qui végétait sur la surface de la terre.

Les puissances ouvrirent enfin un œil, et il leur parut sublime, après s'être battues, de recommencer à négocier, comme si rien n'était advenu. Mais c'est ici que les attendait le comble de l'opprobre. L'épais musulman se trouva plus subtil que l'Européen, si orgueilleux de ses lumières, et si confiant dans son habileté. Sultan, visirs,

divan, tout Stamboul feignit aussi de dormir, et feignit aussi de penser que rien n'était plus convenable, pour prolonger ce doux repos, que de se bercer par des négociations. Mais, en dépit de la patience si vantée des Orientaux, les enfans de Mahomet se lassèrent les premiers de cette comédie; et il faut les en remercier, car sans cela elle durerait encore. Ce fut alors que Sa Hautesse daigna faire entendre à l'Europe ces gracieuses paroles, que je voudrais condamner chaque suppôt de la politique expectante à porter, le reste de ses jours, brodées en lettres d'or sur sa manche : « *Pour peu que l'on ait d'intelligence,* on doit « sentir que la sublime Porte n'a simulé le désir « de traiter avec les chiens, dits ***chrétiens,*** qu'a« fin de se donner le loisir de préparer tout ce « qui lui était nécessaire pour les assommer! » Eh oui, sans doute, *pour peu qu'on ait d'intelligence!* Mais, faut-il vous l'avouer, très-glorieux sultan? c'est justement ce *peu* qui nous manque.

Nombre de gens à gros portefeuille, qui sont payés pour en avoir beaucoup, en ont moins que les bostangis qui ratissent les jardins de votre sérail. Et vous, profonds politiques de la vieille Europe, les ignares disciples du Koran se vantent donc de vous avoir joués, et l'histoire vous attend : n'êtes vous point assez punis? Avec vous, sans vous, malgré vous, peu importe, les choses

vont marcher, parce que l'heure en est venue. Le soleil et la lune attendent-ils, pour se lever, que vous ayez consulté vos almanachs?

Dans la complication qu'ont amenée le traité du 6 juillet, d'une part, et, de l'autre, la guerre particulière et corps à corps de la Russie et de la Porte, je vois deux expéditions bien distinctes. Voici l'idée que je me fais, et que je crois très-raisonnable de se faire de la première, que j'appellerai *la petite expédition :*

Les trois hautes parties contractantes s'étant engagées à opérer de concert et simultanément, pour contraindre le gouvernement turc à reconnaître l'indépendance des Grecs, la simple inspection de la carte indique les moyens les plus expéditifs et les moins dispendieux : c'est d'enfermer le sultan dans sa petite mer de Marmara. Forcer le passage des Dardanelles, comme le firent les Anglais en 1807, et forcer pareillement le Bosphore, ne suffit plus dans cette hypothèse. Il est de première nécessité que les flottes chrétiennes restent maîtresses de leurs communications avec l'Archipel d'un côté, et avec la mer Noire de l'autre.

Pour s'assurer l'entrée et la sortie libre des deux détroits, l'occupation des châteaux d'Europe et d'Asie qui en défendent les rives, devient la première condition requise. Cette attaque préli-

minaire est d'une difficulté beaucoup moindre que ne voudraient le faire croire ces gazetiers de Vienne, de Londres et de Paris, qui, après avoir outragé tous les principes en nous parlant de la *légitimité* des Turcs, insultent au bon sens en nous parlant de leur *invincibilité*.

Loin d'être invincibles, ces barbares ne savent pas même tirer parti d'une qualité qui forme un trait de leur caractère : c'est une constance poussée jusqu'à l'opiniâtreté dans la défense des places. Supporter patiemment des grêles de bombes et de boulets, et, ce qui est plus difficile encore, les tourmens de la faim, est assurément fort méritoire; mais nous sommes dans un siècle où l'art doit venir au secours de la valeur. Les Turcs se croient encore dans celui de Mahomet II. Les châteaux des Dardanelles sont encore à peu près tels qu'ils furent construits par ce sultan. Malgré les remontrances de plusieurs officiers européens, et notamment du baron de Tott (1), celui de tous qui les a le mieux servis, ils mettent encore leur principale confiance, pour la défense de l'Hellespont, dans ces énormes canons qui lancent des boulets de marbre gros comme des citrouilles, mais qui, entre le premier coup et le

(1) Voyez les *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, 4 vol.

second, laisseraient à toute une escadre le temps de défiler, tant leur masse et leur encastrement dans la maçonnerie les rend difficiles à servir. Aux effets à peu près nuls de cette gigantesque et très-ridicule artillerie, ne voulaient-ils pas, récemment, ajouter une autre invention digne de ces épais cerveaux, barrer le détroit avec une chaîne ? Cette belle idée était renouvelée du siége de Vienne, en 1683. On voit encore dans l'arsenal de cette ville, la chaîne que le grand-visir avait fait tendre d'un bord du Danube à l'autre(1).

Mais les canons de fer fussent-ils encore plus longs, les boulets de marbre plus gros, et les anneaux de la chaîne à l'épreuve de la lime, à quoi aboutiraient tous ces apprêts, si, au lieu de forcer le passage par mer, on attaque les châteaux eux-mêmes par terre ? Or, rien n'est plus facile, puisqu'ils sont dominés par des hauteurs. Que les Français et les Anglais se chargent des forts des Dardanelles, pendant que les Russes attaqueraient ceux du Bosphore, et, en moins de huit jours, on peut voir les escadres des trois puissances s'embosser devant Constantinople, et jusque sous les fenêtres du sérail.

---

(1) Napoléon avait ordonné de transporter cette chaîne à Paris ; nous ignorons si cet ordre a été exécuté.

(*Note du traducteur.*)

Mais qu'alors l'exemple donné par l'amiral Duckworth, en 1807, serve de leçon aux commandans des escadres chrétiennes ! Cet amiral se laissa amuser par des négociations insidieuses; il manqua l'instant favorable, et il se vit réduit à repasser les Dardanelles, après avoir prouvé, toutefois, qu'on pouvait les forcer, quand on y était bien résolu.

On le sait, le système des Turcs est de gagner du temps : ne leur laissez pas même celui de rougir leurs boulets. Traitez leur ville de bois comme vous avez traité leur flotte à Navarin, et vous les verrez à vos pieds! Si le sultan tardait à vous faire raison, le peuple de la capitale interviendrait bientôt; et l'on n'ignore pas de quelle manière le peuple turc tranche les plus hautes questions politiques. Mahmoud succède à deux sultans étranglés : l'un était son oncle, l'autre son frère.

Voilà, en raccourci, ce que j'appelle *la petite expédition,* ou, si l'on veut, un coup de main; car, qu'est-ce autre chose pour trois puissances aussi formidables, et dont une seule, comme l'a énergiquement déclaré un ambassadeur au reiss-effendi lui-même (1), suffirait pour renverser le

(1) Le général comte Guilleminot, ambassadeur de S. M. le roi de France.

colosse vermoulu dont le hideux aspect déshonore les plus beaux rivages de l'Europe.

Mais, je le répète, et ne puis trop le répéter, que la leçon de l'amiral Duckworth ne soit pas perdue! Quand on enverrait le patriarche grec lui-même à votre bord, avec la belle proclamation que lui a dictée le mufti, n'écoutez pas un mot de tout ce verbiage! Que promet-on aux Hellènes, de la part du sultan? Amnistie : voyez quelle grâce! Est-il vainqueur, pour pardonner, ce sultan toujours battu dans sept campagnes consécutives? Dans sa grossière astuce, il ferait aux chrétiens de la Morée des promesses plus flatteuses encore, qu'un seul mot suffit pour les faire évanouir en fumée. Les Turcs peuvent jurer cent fois, par la barbe de leur prophète, de devenir humains et tolérans : mais consentent-ils, comme le veulent les puissances, à évacuer le pays? Non, certes, ils prétendent y rester. Eh bien! n'est-il pas reconnu, par la convention même du 6 juillet, qu'il y a *inconciliabilité* absolue entre la population grecque et la population, ou plutôt la garnison musulmane? Il ne pourrait donc s'établir, sur les bases de la proclamation du patriarche turco-grec de Constantinople, que des discussions oiseuses, et même ignominieuses, puisqu'il faudrait revenir sur des résolutions revêtues de la signature des trois

premiers monarques de l'Europe. Laissez des journaux, la honte de la chrétienté (1), soutenir effrontément que le très-gracieux et très clément Mahmoud est tout prêt à accorder lui-même aux Grecs ce qu'exigent pour eux leurs augustes protecteurs : mais s'il se trouvait, sur vos vaisseaux, de ces négociateurs loquaces toujours empressés à entrer en pourparler ou à rédiger des notes diplomatiques, faites-les promptement descendre à fond de cale. Ces gens là sont le fléau de l'humanité : si on les écoutait, on verrait arriver la consommation des siècles avant d'obtenir le redressement d'un tort.

« Mais, me crie-t-on, et Ibrahim-Pacha, vous le laissez donc dans la Morée? » Oui, je l'y laisse, mais mort, mais enseveli au milieu de ses hordes exterminées. Les commandans des escadres alliées lui avaient offert de lui ouvrir un libre passage pour retourner en Egypte : comme retenu par une main invisible, l'insensé musulman s'est obstiné à rester sur ce sol qu'il a abreuvé

---

(1) L'auteur nomme ici plusieurs journaux, dont l'un est français; mais il déclare qu'il a voulu spécialement désigner le papier anglais *the Standart*, de tous ceux de l'Europe, dit-il, le plus dévoué aux Turcs, après toutefois *l'Observateur autrichien*.

(*Note du traducteur.*)

de sang et couvert de ruines. A l'approche des baïonnettes françaises, le trafiquant de chair humaine, le brigand qui, à deux reprises, a violé sa foi, sera frappé de terreur, et cherchera à échapper à la vengeance qui l'attend. Mais où fuira-t-il? ne sera-t-il pas cerné de toutes parts? Il faut que le jugement de Dieu s'accomplisse (1).

---

(1) Voir la note 12, à la fin du volume.

CHAPITRE XI.

Opérations probables des armées et des flottes russes contre les Ottomans, tant en Europe qu'en Asie.

Nous allons passer maintenant sur un terrain plus vaste. C'est peu que d'avoir signalé l'orage qui se forme à l'ouest de l'Empire ottoman : la tempête qui gronde déjà tout à la fois sur ses frontières du nord, de l'est et du sud, appelle nos regards. Nous allons voir ce que, dans l'Europe entière, seul peut-être le sultan Mahmoud ne voit pas, au travers de la fumée des cassolettes de son harem, ou de la poudre que brûle la petite troupe qui singe des évolutions militaires dans la cour de son sérail.

La grande armée, ou plutôt les grandes armées depuis long-temps rassemblées en Bessarabie, passeront le Pruth au premier signal (1).

(1) Il faut considérer que ceci était écrit avant que le général de B*** pût être instruit du passage du Pruth et du commencement des hostilités.

(*Note du traducteur.*)

Les gazetiers turcophiles veulent bien leur abandonner sans résistance la Moldavie et la Walachie; ils leur permettront même, à toute force, de franchir le Danube et d'envahir la Bulgarie; mais ils arrêtent tout à coup leur marche au pied des monts Balkan (1). C'est là, selon ces messieurs, que toutes les forces de la Russie doivent se morfondre, et enfin se dissoudre.

Je ne remonterai pas jusqu'à Xercès, qui tourna les Thermopyles par des sentiers inconnus, ni jusqu'à Annibal, qui passa les Alpes à l'aide de son génie, et non de son vinaigre. Je m'abstiendrai de rappeler que les Français ont forcé plus d'une fois le Col-de-Tende et le Pas-de-Suze; je ne retracerai même pas ce que des millions de nos contemporains peuvent attester : Napoléon se frayant sur le Saint-Bernard des routes jugées impraticables; Souwaroff et Masséna, qui, dans les montagnes de la Suisse et des Grisons, firent passer leurs troupes dans des endroits où les pâtres du pays n'auraient pas osé conduire leurs chèvres. Il me suffit d'observer, avec tous les hommes de guerre, qu'il n'y a point de barrières infranchissables pour le général qui sait vouloir.

(1) C'est l'ancien Hémus, que les Turcs appellent *Balkan*, nom générique qui signifie *montagne*.

Voir la note 13, à la fin du volume.

Mais, pour la satisfaction des esprits timides, je laisse l'armée russe immobile devant la chaîné du Balkan, pendant que ses ingénieurs, le graphomètre en main, s'amusent, pour charmer leurs loisirs, à en calculer la hauteur. Les Turcs, paisiblement assis, les jambes croisées, et fumant leur pipe, les observent du haut des remparts et des glacis de Schumla. Ils ont toujours soin d'occuper cette place, qui, bien qu'assez mal fortifiée, est pour eux d'une importance extrême, puisque c'est au travers de ses murs que passe la grande route qui conduit à Andrinople, et par conséquent à la capitale de l'empire (1). Les Russes l'ont attaquée en 1810, et leurs efforts pour s'en rendre maîtres n'ont point eu de succès. Veut-on qu'ils ne soient pas plus heureux en 1828 ? je le veux bien aussi : mais est-il bien démontré que pour pénétrer en Romélie, il n'y ait pas d'autre chemin que celui de Schumla ?

Des plans rédigés par des militaires qui ont fait la guerre dans ces contrées, soit sous les drapeaux de la Russie, soit, ce qui est très-remarquable, sous l'étendard du Croissant (2), indiquent une autre ligne d'opération. C'est de

(1) Voir la note 14, à la fin du volume.

(2) Tel, par exemple, que le général prussien Valentini, qui, par ordre de son souverain, fit les campagnes de

passer le Danube à Nicopolis ou à Routschouck, de marcher rapidement sur Ternowa, Dranowa et Grabowa, où commence une route qui traverse le Balkan, beaucoup moins escarpé dans cette partie que dans celle de Schumla. Parvenu à Kasunlick, sur le versant méridional, on n'est plus qu'à quatre marches d'Andrinople, que l'on peut atteindre en côtoyant presque toujours la rivière de Mariza. Mais ce plan n'est-il pas sujet à de fortes objections? Avant de passer le Danube à Nicopolis ou à Routschouck, il faut absolument s'emparer de ces places : or, ni l'une ni l'autre, et la dernière surtout, ne sont pas du nombre de celles que l'on enlève d'emblée. Second point : praticable pour les troupes à pied et à cheval, cette route de traverse le serait-elle pour l'artillerie et le bagage?

Ce que je dis ici de la marche sur Andrinople par Ternowa, s'applique pareillement à celle qu'indique Montecuculli par Nissa, Sophia et Philippopoli, quoiqu'elle paraisse préférable sous quelques rapports.

Mais voici une conception toute différente, et dont l'exécution serait toute nouvelle, puisqu'elle n'a pas encore été tentée.

1788 et 1789 dans l'armée ottomane. Il a consigné ses observations dans son *Traité sur l'art de la guerre.*

M'adressant d'abord à nos gazetiers et aux hommes dits d'Etat qui les font parler, ou qui plus souvent même ne parlent que d'après eux, je leur demande la permission de ne point remonter jusqu'au siècle dernier, pour essayer de découvrir ce que l'on fera dans celui-ci. Pierre-le-Grand, ainsi que je l'ai déjà dit dans un des chapitres précédens, sentit l'extrême importance d'avoir une marine dans la mer Noire ; mais il mourut sans avoir pu réaliser ses projets à cet égard. Catherine II, dont le règne finit soixante-onze ans après le sien, ne fit qu'entrevoir la possibilité d'enlever la domination de cette mer aux Ottomans. Son petit-fils Alexandre y jeta enfin les fondemens de la puissance navale de la Russie; mais elle n'avait pas acquis encore l'accroissement nécessaire pour prendre une part active à la guerre qui éclata en 1806, et se ralluma en 1809 avec une nouvelle ardeur. On voit seulement que, lors des siéges de Silistria et de Routschouck, une flotille russe qui remonta le Danube rendit de grands services.

Il était réservé à l'empereur Nicolas de faire voir à l'Euxin le spectacle, dont un siècle auparavant, Pierre I[er] avait étonné la Baltique : des flottes tout armées sortant d'un port qui naguère n'était encore qu'une lagune. Tous les évènemens vont prendre alors une face aussi

nouvelle que la cause qui les produit. Sous la protection des escadres de Sébastopol et de Nicolaïeff, et à l'aide des nombreux bâtimens de transport fournis par le commerce d'Odessa et de Kherson, un corps de troupes russes débarque sur un ou sur plusieurs points des cinquante lieues de côtes, qui s'étendent depuis la chaîne de l'Hémus jusqu'au Bosphore. Le golfe de Burgas présente de grands avantages; le mouillage y est bon, et sa distance d'Andrinople n'est que de vingt-cinq lieues. Que cette ville soit donc immédiatement l'objet d'une attaque rapide : on peut y enlever la caisse militaire, la chancellerie du grand-visir, et peut-être même tout ce qui compose le quartier impérial du sultan lui-même. Que les Cosaques se montrent sur la route de Constantinople, et cette capitale, livrée à elle-même, sera frappée de terreur! Dans cette effroyable confusion, est-il à croire que l'armée turque, prise à dos et entre deux feux, reste impassiblement clouée sur la cime des montagnes? Plaise au Ciel de lui en inspirer la résolution! elle ne descendrait de là qu'après avoir mis bas les armes, à moins qu'elle n'aimât mieux y périr de consomption.

Le Balkan tourné, la grande armée turque anéantie, Andrinople occupée, rien ne s'oppose plus à la marche des colonnes russes sur la ca-

pitale : elle est à peu près hors de défense. En admettant qu'elle n'ouvre pas ses portes à la seule approche du vainqueur, rien ne s'opposerait à ce qu'on la serrât d'assez près pour s'en ouvrir l'entrée à coups de canon, sans être obligé de recourir à tous les apprêts d'un siége régulier. Il y aurait, d'ailleurs, un moyen terrible à employer contre les assiégés : ce serait de couper les aquéducs qui leur amènent des eaux de source prises à de grandes distances. Les militaires qui ont fait la guerre aux Turcs, savent que c'est par la soif et par le manque d'eau pour les ablutions, qu'on les réduit le plus promptement. Fallût-il, d'ailleurs, employer la force, il suffit de jeter les yeux sur un plan de Constantinople, pour voir que la résistance ne saurait se prolonger au-delà de peu de jours. A l'est du port, le quartier muré de Galata est resserré par le long faubourg de Péra, qui est actuellement tout ouvert.

Ici se présente une opération secondaire, qui concourrait merveilleusement au succès de l'ensemble. J'ai déjà supposé que les Russes, ne fût-ce qu'en exécution du traité du 6 juillet, se rendraient maîtres des deux vieux châteaux de Roumili et d'Anatoli-Hissar, bâtis par Mahomet II, avant la prise de Constantinople. Pour leur propre intérêt, la facile occupation de ces

forts est d'une importance majeure. Elle leur livrerait Scutari, que l'on peut regarder comme un faubourg de Constantinople, quoique bâti sur la côte d'Asie. Maître de cette ville, qui fait face à la pointe du sérail, on ne doit plus considérer le canal que comme un fleuve.

Il est à ma connaissance particulière qu'il a existé, dès les guerres précédentes, des projets de plus d'une espèce, tendant tous à profiter des avantages qu'offrirait la possession de Scutari, pour y faire débarquer une armée russe, spécialement destinée à refouler les Turcs dans la Caramanie, leur sol originaire Cette armée se porterait sur Isnik (l'ancienne Nicée), et sur Brousse, qui deviendrait sa place d'armes pour la suite des opérations.

Mais les grands évènemens qui viennent de s'accomplir sur la côte orientale de la mer Noire, évènemens à peine aperçus de nos profonds politiques d'Europe (1), ont ouvert une carrière

---

(1) J'ai eu occasion plus d'une fois d'observer que l'aveuglement de beaucoup de ministres provenait d'une profonde ignorance en géographie, science sans laquelle il est impossible de parler guerre ou politique. Un homme d'Etat qui joue un rôle en Europe, me regarda d'un air ébahi quand je lui dis que les conquêtes de la Russie en Perse étaient un coup mortel pour la Turquie. « Et pour

bien plus directe aux forces qui vont être mises en action contre le vieux colosse ottoman. Le schah de Perse, ainsi que nous l'avons vu plus haut, ne s'est pas mis seulement à la discrétion de l'empereur de Russie ; il lui a facilité les moyens les plus efficaces de tirer vengeance du sultan, premier provocateur d'une guerre insensée, terminée par une paix honteuse.

Je n'ignore pas que les journalistes de Londres, alliés naturels de la Perse, ont fait des prodiges, dans la campagne dernière, sous les drapeaux d'Abbas-Mirza. Leur vaillance héroïque est allée, *mirabile visu*, jusqu'à enfoncer à la baïonnette la garde impériale russe (1). Malgré tant de prouesses, un fait reste incontestable : c'est que cette armée russe, toujours battue, a enlevé l'importante place d'Erivan, qu'elle a franchi l'Araxe, et poussé sa marche victorieuse

---

la Chine aussi, » me répondit-il avec un sourire qu'il crut bien malin. (*Note de l'auteur.*)

(1) La tendresse des journalistes de Londres pour les soldats persans se conçoit sans peine; ils ont été formés par des instructeurs anglais : ce qui ne les a pas empêchés, il est vrai, d'être bien battus par les Russes toutes les fois qu'ils ont osé les attendre : mais il est vrai aussi que le Persan est dix fois plus apte à la discipline européenne que le Turc, lourd d'esprit comme de corps.

(*Note de l'auteur.*)

jusqu'au delà de Tauris, et jusque sur la rive orientale du lac d'Ormiah. Le traité qui a été le juste fruit de ces brillantes conquêtes, a porté les frontières de la Russie sur la rive droite de l'Araxe. Or, voici quelles sont les conséquences naturelles de cette nouvelle position. Je m'adresse aux militaires : quant aux ministres de cabinet, ils pourront comprendre aussi ce dont il s'agit, en prenant la peine inusitée de jeter les yeux sur la carte, sauf à s'y faire conduire le doigt par un ami complaisant.

L'armée russe de Géorgie, en remontant le Kour, occupe aussitôt la ville turque d'Akhaltzikh, dont elle fait sa place d'armes, atteint rapidement Batoum, sur la mer Noire, où elle se met en communication avec la flotille chargée de l'approvisionner, et longeant toujours la côte, établit successivement des postes à Goumiéh, Laros, et Rizéh, port très-commode, d'où elle commence à menacer sérieusement Trébisonde, qui n'en est plus qu'à trois ou quatre marches. Cette ville opulente tombée au pouvoir des Russes, son port met la flotte et l'armée en rapport direct avec Odessa et Nicolaïef, qui n'en sont séparés que par soixante lieues de mer.

Pendant que ce corps d'armée opère sur le littoral de la mer Noire, celui qui débouche du nouveau gouvernement d'Erivan, entre en Ar-

ménie par Kagzevan, et remonte l'Araxe, pour se porter droit sur Erzeroum. Chrétiens comme les Grecs, et devenus comme eux, dans ces derniers temps, l'objet des cruelles persécutions de Mahmoud, les Arméniens accueilleraient leurs libérateurs à bras ouverts. La chute d'Erzeroum retentirait dans toute l'Asie mineure. Son premier effet serait d'y retenir ces essaims de recrues que la Porte appelle en Europe dans ses guerres contre la Russie, et qui, par leur fanatisme, forment la milice la plus redoutable de ses armées.

Le sultan lui-même paraît avoir senti toute l'énormité du péril qui le menace sur celles de ses frontières qui étaient jadis contiguës de celles de la Perse, et qui se trouvent aujourd'hui limitrophes des nouvelles provinces russes. Voilà donc encore un cas où il peut répéter ses paroles fameuses : *Pour peu qu'on ait d'intelligence!* Sa Majesté turque a vu ce que ne voient peut-être pas encore des chrétiens, qui sont cependant payés bien cher pour tout voir!

Et que serait-ce donc, si, tandis que la Turquie asiatique serait pressée au nord et à l'est par les armées de l'empereur de Russie, sa flotte de la Méditerranée profitait de cette puissante diversion pour opérer une descente à Smyrne?

Si le divan ne se laisse point abattre par l'ef-

froyable perspective de tant de périls divers, je serai le premier à applaudir aux *bouillons de l'orgueil ottoman* (1).

Si, enfin, le sultan Mahmoud reste inébranlable au milieu du débordement qui va fondre sur lui de tous les points à la fois, je le déclare plus grand que Louis XIV ne le fut dans l'adversité, plus habile que Frédéric II résistant pendant sept ans à la coalition des puissances qui avaient juré sa ruine.

Mais, au jour du danger, il se rappellera que le prophète lui-même a su fuir à propos pour se soustraire à ses ennemis. Il fuira donc aussi; et

---

(1) Expressions du *Moniteur* qui ont seules embarrassé toute l'Allemagne, presque autant que la versatilité de sa politique ou plutôt de ses affections.

(*Note de l'auteur.*)

Pour comprendre ce que dit ici le général de B***, il faut savoir que le mot français *bouillon* a été pris au propre, et non au figuré, par des traducteurs allemands. Ainsi, au lieu de *aufwallungen* (transports), ils ont mis *brühe* (littéralement *bouillon* ou *jus de viande*). Cette singulière méprise en rappelle une autre du même genre. Dans une vente de gravures qui se faisait dans une ville d'Allemagne, se trouvait un portrait de *Buffon;* le rédacteur du catalogue, prononçant ce nom à l'allemande, écrivit : *Item*, portrait d'un *hofnarr* (bouffon de cour).

(*Note du traducteur.*)

sa fuite aura d'assez graves conséquences, pour qu'il soit possible que les musulmans datent à l'avenir de l'*hégire* (1) de Mahmoud II, comme ils datent aujourd'hui de l'*hégire* de Mahomet.

---

(1) On sait que le mot arabe *hedjirah* veut dire *fuite*. L'ère musulmane commence au jour où Mahomet s'enfuit de la Mecque pour se réfugier à Médine. Ce jour répond au 16 juillet 622 de l'ère chrétienne.

(*Note du traducteur.*)

CHAPITRE XII.

Le démembrement de l'Empire ottoman considéré comme le seul moyen de rétablir l'équilibre européen. — Résurrection de l'Empire grec.

Au cri d'alarme qu'ont jeté tous les petits esprits en apprenant que le plus humain, le plus généreux des monarques de la terre marchait contre les barbares, qui n'eût pensé qu'un nouvel Attila se préparait à porter la dévastation dans tous les pays civilisés ?

L'empereur de Russie n'aura qu'à remettre sous les yeux de l'Europe tous les griefs, tous les attentats dont son auguste frère et lui-même ont supporté le cours pendant six ans, pour faire admirer sa longanimité, pour légitimer chacun des coups qu'il va porter au perfide Ottoman. Jamais manifeste n'aura été plus facile à rédiger, jamais la déclaration d'une puissance n'aura été mieux accueillie par toutes les autres (1).

(1) L'assertion du général de B*** se trouve pleinement confirmée. Non seulement tous les cabinets de l'Europe et

Mais toutes ont-elles donné d'avance leur assentiment au résultat probable, ou pour mieux dire au résultat infaillible de la lutte si prodigieusement inégale qui s'engage dans l'Orient? Non, certes; une terreur mal déguisée règne dans deux cabinets, situés, l'un à l'est, l'autre à l'ouest de l'Europe. Comme, jusqu'ici, je ne me suis pas imposé la loi de parler par énigmes, je ne ferai nulle difficulté d'avouer que j'avais en vue la cour de Vienne et celle de Londres.

Jetons d'abord un coup-d'œil sur la situation de l'Autriche, situation très-délicate, très-critique, assurément, mais dans laquelle s'est très-volontairement placé le personnage qui dirige depuis un certain nombre d'années la politique de cette puissance. Si le prince de Metternich eût constamment eu devant les yeux l'antique maxime de ses prédécesseurs, *attendre et persévérer,* il ne serait pas tombé dans la plus grande faute que puisse commettre un homme d'Etat : se déclarer avant l'évènement, quand il lui est impossible d'y mettre obstacle. Son jeu était de rester

---

même celui de Saint-James ont reconnu l'équité de la cause de l'empereur de Russie, mais une grande puissance du Nord a de plus déclaré qu'elle ne souffrirait pas que ce souverain fût troublé dans le légitime exercice de ses droits.

(*Note du traducteur.*)



neutre, d'observer et de prévoir. Mais qu'a-t-il fait? Il s'est proclamé l'ami, l'allié, le protecteur du Turc. Chaque numéro du journal rédigé dans ses bureaux est un manifeste bien faible de logique, mais bien fort d'invectives, contre un peuple qui excitait la compassion, et obtenait l'intérêt de l'Europe entière. Il a même essayé contre ces malheureux Grecs la puissance de sa flotte de *coquilles de noix*, comme l'appellent les gazettes anglaises (1). Son grand-amiral Paulucci leur a lancé de petits boulets et de grosses proclamations; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'en les mettant à l'amende, il leur a fait payer sa poudre un peu cher.

Seul donc dans notre hémisphère, voilà le ministre autrichien réduit à faire hautement des vœux pour l'ennemi de la civilisation, ou, changeant tout à coup de rôle, à solliciter timidement son admission dans la sainte confédération des Etats civilisés! Je m'attends déjà à voir sortir de la chancellerie de Vienne quelques-unes de ces élucubrations diplomatiques, comme on en faisait du temps de l'empereur Mathias. Mais comme la guerre pourrait être terminée, et le butin partagé avant qu'on ait eu le temps de déchiffrer tout ce fatras, je vais le réduire à sa plus simple expres-

(1) *The Austrian fleet of nut-shells.*

sion possible : « Donnez-nous la Servie et la Bosnie, et nous vous abandonnons notre ami Mahmoud. »

Que ne parliez-vous plus tôt? Peut-être y aurait-il eu moyen de s'entendre. Au reste, que vous abandonniez ou que vous n'abandonniez pas votre ami Mahmoud, que vous continuyez à être renégat, ou que vous redeveniez chrétien, les choses n'en suivront pas moins leur pente naturelle : l'impulsion est donnée.

Et que feriez-vous, d'ailleurs, pour opposer une digue au fleuve immense dont les flots vous ceignent de toutes part, et qui vous entraînera, si, au lieu de suivre son cours, vous êtes assez insensés pour vouloir lui résister? Voyez qui vous êtes, et calculez ce que vous pouvez.

Vous avez une population nombreuse, mais elle est composée d'élémens hétérogènes. Vous avez de braves soldats, mais qui diffèrent entre eux de langage, de mœurs, de culte; réunis dans le même camp, ils se détestent bien plus les uns les autres qu'ils ne détestent l'ennemi commun (1). Vos officiers ne valent pas vos soldats, et vos généraux ne valent pas vos officiers. Mais je les suppose excellens : ne faut-il pas qu'ils reçoivent la pensée, la vie, le mouvement de ce con-

(1) Revoir à ce sujet la note 8, à la fin du volume.

seil aulique, qui trouverait l'art de réduire à la nullité des Montécuculli et des Eugène, si le Ciel lui en renvoyait.

Et si, après avoir fait la revue de vos armées, où il y a beaucoup d'hommes et peu de bonnes troupes; de vos coffres, où il y a beaucoup de papier et fort peu d'argent, vous promenez vos regards sur vos frontières, que découvrez-vous? L'orage prêt à fondre de toutes parts sur l'aveugle et impuissant ami du Musulman.

Il éclaterait d'abord sur les possessions orientales de l'Autriche. La première menacée serait cette Gallicie, l'objet de ses plus tendres affections; cette Gallicie, que Napoléon n'a pu lui conserver qu'en s'aliénant le reste de la Pologne. On peut prédire, à coup sûr, que l'occasion ne serait pas manquée cette fois. Si la Gallicie est débordée par la Moldavie, la Transylvanie ne l'est pas moins par la Walachie; et il faut songer que ces deux principautés vont être infailliblement occupées par les Russes (1).

Mais ce qu'il importe non moins de songer, c'est que le jour même où ils franchiraient les

(1) Ils n'ont passé le Pruth que le 7 mai. A l'époque où écrivait le général, il ne pouvait donc parler qu'au futur; mais on voit qu'il a calculé fort juste.

(*Note du traducteur.*)



frontières autrichiennes à l'est, la Prusse les franchirait au nord. On sait que, depuis Frédéric, le grand chemin est tout tracé de Breslau à Prague.

La Bavière est deux fois unie à l'Autriche par les liens du sang; mais on n'ignore pas qu'il est des cas où ces liens se relâchent d'eux-mêmes. Si l'on est Turc à Vienne, on est très-bon chrétien à Munich. Il n'y a pas, d'ailleurs, dans cette ville et dans tout le pays, un enfant parvenu à l'âge de raison, qui ne sache que l'Autriche, depuis des siècles, convoite la Bavière. Il faut éloigner le plus possible le temps où elle pourrait assouvir cette faim dévorante; il serait encore plus sage de prendre des mesures pour qu'il n'arrive jamais. L'occasion est propice, et la France et la Prusse sont là.

Et au sud, l'alliée des musulmans n'aurait-elle rien à redouter? Du haut des clochers de la capitale de son royaume Lombardo-Vénitien, n'aperçoit-elle pas le drapeau piémontais qui flotte sur les bords du Tésin, à sept lieues de Milan? Ces Piémontais sont d'excellens soldats: beaucoup d'entre eux ont servi dans les armées de France; ils ne l'ont pas oublié. Soutenus par quelques régimens français, ils pourraient s'avancer assez près de Venise, pour que la reine de l'Adriatique se ressouvînt de ce qu'elle était

avant que l'aigle à deux têtes lui eût ravi sa grandeur et son opulence.

Somme totale, j'avoue que si j'étais premier ministre d'Autriche, j'aurais grand besoin d'un bon conseil ; mais j'avoue aussi que j'irais le demander à tous les passans, plutôt qu'à l'homme qui a si mal conseillé le pauvre sultan Mahmoud et soi-même.

Dans la perplexité vraiment cruelle où il est plongé, M. de Metternich s'est bercé un instant de l'espoir d'engager l'Angleterre dans sa cause ; dans sa cause, je dis bien, car ce n'est celle d'aucun autre. Mais le cabinet britannique, qui ne s'est pas ému des cris de désespoir de la Perse, bien autrement intéressante pour lui que l'Autriche, se laissera-t-il attendrir par les lamentations de M. de Metternich ? La cour de Londres vient de déclarer itérativement sa ferme résolution d'accomplir fidèlement le traité du 6 juillet. Pendant qu'elle combat avec la Russie dans la Méditerranée, ira-t-elle combattre contre elle dans la Baltique, et se rendre ainsi coupable d'infraction à toutes les lois du bon sens, uniquement pour plaire à M. de Metternich ? Non, certes, non ! l'Angleterre ne fera que ce qu'elle est strictement obligée de faire ; et cette obligation est d'assurer l'indépendance de la Grèce. Du reste, elle ne bougera pas ; elle restera tran-

quille spectatrice de ce qui se passera sur le continent. Ce n'est pas seulement en Perse qu'elle nous a révélé son secret; c'est en Portugal bien plus encore : là, du moins, l'occasion était belle; elle était à ses portes.

Mais est-ce donc un secret que le motif de l'inaction de la Grande-Bretagne? ses orateurs ne le divulguent-ils pas chaque jour dans les deux Chambres du parlement? son budget n'est-il pas sous les yeux de l'Europe entière? La totalité de son revenu est de 57 millions sterling; somme imposante sans doute; mais ce que ne considèrent pas tous nos politiques de salon, et nos hommes de cabinet encore moins, c'est que l'intérêt annuel de sa dette ne s'élève pas à moins de 30 millions sterling. Que lui reste-t-il donc pour les divers services publics? 27 millions; pas une guinée de plus (1). Ils sont donc bien loin de compte, ces Anglomanes qui se croient

---

(1) Ce calcul se trouve parfaitement d'accord avec celui qui a été fait récemment, à la tribune de la Chambre des députés, par un juge très-compétent en cette matière. M. Laffitte a posé ainsi ses chiffres : Revenu total de l'Angleterre, 1400 millions de francs; dette publique, 19 milliards; intérêts, 750 millions : donc, il ne lui reste que 650 millions pour ses dépenses.

(*Note du traducteur.*)



encore au temps où Pitt tenait l'Europe à sa solde, pour *effacer la France de la carte*, selon son expression favorite (1)!

Que les esprits timides qui, de la crise actuelle, voyaient déjà sortir une conflagration générale, veuillent donc bien se rassurer! Le duc de Wellington est un excellent tacticien, et il a très-bien fait la guerre en Espagne; le prince de Metternich est un fort aimable cavalier, et il a très-bien fait la cour aux dames de Paris, pendant son ambassade en France : mais ni l'un ni l'autre ne sont des hommes d'Etat. Ils verront faire les autres, si ces autres se trouvent ailleurs, comme je me plais à le croire.

Sont-ils vraiment ce que ne sont pas les premiers ministres d'Autriche et d'Angleterre? qu'ils se hâtent d'en donner la preuve éclatante à l'univers! qu'ils commencent d'abord par me dire s'ils croient à l'équilibre de l'Europe, dans sa division actuelle, avec la même foi que les astronomes croient à l'équilibre du système planétaire. J'ai dit, en commençant, que tout homme dont le cerveau nourrit encore cette chimère,

---

(1) L'auteur nous paraît commettre ici une légère erreur : cette expression, qui est devenue vulgaire, n'appartient pas à Pitt, mais au célèbre Edmond Burke.

(*Note du traducteur.*)



doit être envoyé faire de la charpie avec les vieilles femmes; et je serais obligé de me répéter.

Le temps est arrivé d'ouvrir les yeux, de ne voir que ce qui est, d'apprécier à sa juste valeur un mot vide de sens, derrière lequel se retranchent tour à tour l'ambition, la perfidie, l'ignorance et la pusillanimité. Non, il n'y avait plus d'équilibre en Europe depuis le partage de la Pologne : bien moins encore y en a-t-il eu depuis ce fameux congrès de Vienne, où chaque potentat, à l'exception du roi de France, venait réclamer sa part, en disant, comme le lion de la fable : *Nominor quia leo*. Depuis cette époque, il n'existe plus que le système des convenances. S'il est un diplomate grand ou petit qui en doute, qu'il prenne la peine de déployer la carte générale de l'Europe.

Il n'y verra pas une grande puissance du Nord et de l'Est, qui, depuis 1772, date du premier démembrement de la Pologne, ne se soit considérablement accrue, *arrondie,* suivant l'expression consacrée.

Arrondie, pourtant, sied bien mal à l'égard de la Prusse, dont la configuration est tailladée comme une feuille de vigne. Mais elle avait dit, et fort bien fait de dire, au congrès de Vienne, que de cinq millions de sujets auxquels l'avait

réduite Napoléon, elle voulait remonter à onze ou douze. Ses vœux, quant au nombre, ont été satisfaits; mais combien de territoires il a fallu déchiqueter pour y parvenir! Et lorsque l'on a recollé toutes ces parcelles les unes au bout des autres, qu'est-il résulté de l'ensemble? Un royaume qui, sur une longueur de trois cents lieues, entre Mémel et Sarre-Louis, n'en compte, sur divers points, pas vingt, pas dix, pas cinq de largeur. « Oui, cela est bizarre, nous en convenons, disent certains apologistes du congrès de Vienne; mais on sent bien que de tels arrangemens ne sont que provisoires; et en attendant l'occasion de mieux faire. » *Provisoires!* Et cet équilibre européen, messieurs, que vous vous vantiez d'avoir assis sur des bases inébranlables! Prenez garde! votre secret va vous échapper.

Mais ce qui n'en est plus un pour personne, c'est la cause primordiale de la forme sous laquelle la Prusse se dessine aujourd'hui sur la carte de l'Europe, forme qui peut défier les géomètres de l'univers entier de lui trouver un nom, parmi ceux de tous les quadrilatères connus. Cette cause, comme je vais le faire voir, est la plus lourde faute qui ait été commise, depuis qu'il existe sur notre planète une race d'hommes qui prend le titre de *politiques* ou de *diplomates*.

La paix générale de 1814 trouva la Prusse

dans un tel état de délâbrement, que la nécessité de reconstruire cette monarchie sur de nouvelles bases fut unanimement reconnue au congrès de Vienne. Ses plénipotentiaires demandaient la cession de la Saxe, en échange de celle du grand-duché de Posnanie, que l'empereur Alexandre réclamait comme partie intégrante de son nouveau royaume de Pologne. La Saxe était le fruit d'une conquête légitime; le roi de ce pays avait partagé les dépouilles de la Prusse en 1807 : la loi du talion pouvait donc lui être appliquée avec d'autant plus de justice, qu'il était resté, jusqu'à la fin de la guerre, l'allié le plus fidèle, l'ami le plus dévoué de Napoléon.

Il fut dit dans le temps, et peut-être non sans quelque fondement, que l'Autriche, alarmée de voir la Prusse s'établir sur les deux flancs de la Bohême, en Silésie et en Saxe, s'opposa, par tous les moyens possibles, à ce que cette dernière province lui fût dévolue. La cour de Vienne mit celle de Londres dans ses intérêts, ce qui n'a rien d'incompréhensible; mais, ce qui passe toute conception, elle entraîna la France à faire cause commune avec elle. Et, comme si le cabinet des Tuileries eût encore été sous le joug du fatal traité de 1756, il s'y prêta de la meilleure grâce du monde.

Qu'arriva-t-il? forcée de diriger ses vues d'un

autre côté, la Prusse les tourna vers les provinces de l'Ouest, qui composent aujourd'hui son grand-duché du Bas-Rhin. Il leur fallait une frontière militaire, et cette frontière fut poussée jusqu'au-delà de la Sarre, jusqu'aux portes de Metz et de Thionville. Une place construite par Louis XIV, et qui porte son nom, fut cédée à la Prusse. L'ombre de ce grand monarque dut en frémir; mais loin d'en frémir ou d'en gémir, les ministres de France, tant au congrès qu'à Paris, se figurèrent qu'ils s'étaient couverts de gloire en sauvant une moitié de la Saxe (car le roi de Prusse eut l'autre), aux dépens de leur maître. Leur grand argument était que le roi, ci-devant électeur, Frédéric-Auguste, avait l'honneur d'être cousin de Louis XVIII. Mais, pour conserver un petit trône à ce cousin, dont la conduite annonçait qu'il ne se souvenait plus lui-même de la parenté, ils firent perdre à leur souverain un allié naturel. Comme contre-poids de l'Autriche, la Prusse était, effectivement, l'alliée naturelle de la France; mais tout changea de face, du jour où, par l'effet du voisinage, elles se trouvèrent l'une et l'autre exposées à des altercations continuelles. La petite aventure des villages envahis par les Prussiens dans les environs de Thionville, suffirait pour attester le danger d'une délimitation si vicieuse.

Mais il semble qu'au congrès de Vienne, et bien plus encore dans la rédaction du traité de Paris (1), on ait pris à tâche de donner un démenti à l'empereur Alexandre, qui, à son entrée à Paris, avait dit solennellement : « Il importe à la tranquillité de l'Europe que la France soit forte et puissante. » Ce prince magnanime, on le sait, s'opposa fortement à des projets de partage qui, en arrachant à la France ses plus belles provinces de l'Est et du Nord, l'eussent fait descendre au rang des Etats du second ordre. Il lui fallut, du moins, faire de pénibles sacrifices : sur plusieurs points, ses frontières furent dégarnies de leur défense naturelle ; enfin, il n'y eut pas jusqu'au petit royaume des Pays-Bas, né de la veille, qui n'obtînt des dépouilles de la plus antique monarchie de l'Europe !

C'est ainsi qu'après vingt-cinq ans de guerre, la France, qui a donné des lois à la partie du monde que nous habitons, voit aujourd'hui tous ses voisins s'enfler et s'étendre, tandis qu'elle n'est plus même ce qu'elle était sous le règne pacifique de Louis XVI (1). Eh bien ! petits diplomates à grandes phrases, parlez-nous donc encore de votre équilibre !

---

(1) 20 novembre 1815.

(2) Voir la note 15, à la fin du volume.

Apprenez, si votre conscience politique ne vous le dit pas, apprenez qu'il n'y aura un commencement d'équilibre en Europe, que lorsque la France aura repris ses limites naturelles. Dans des temps que vous regardez comme barbares, il existait, du moins, assez de bon sens pour reconnaître qu'à l'est et au nord, le Rhin devait enclore le vaste territoire des Gaules, si bien circonscrit sur les autres points par les Alpes, les Pyrénées et les deux mers. Une bonne carte de d'Anville vous convaincra que les choses existaient ainsi, lorsque César pénétra dans cette contrée. Cette limite tracée par le cours du Rhin avait été reconnue à Campo-Formio, à Rastadt, à Lunéville, et enfin à Châtillon même, quoique les alliés l'eussent déjà laissée bien loin derrière eux : il faudra bien la reconnaître une cinquième fois.

On a ri quand Napoléon a dit : « J'étouffe dans cette vieille Europe; » et encore en a-t-il coûté cher à ceux qui avaient le plus ri. Mais quel insensé rirait aujourd'hui, si la France entière s'écriait avec plus de justice : « J'étouffe dans la prison où la jalousie de mes voisins m'a confinée ! »

Tel homme d'Etat qui, dans la profonde paix dont nous jouissons depuis quatorze ans, ne s'est occupé qu'à régler des étiquettes de cour,

serait obligé de consulter son secrétaire, pour savoir jusqu'à quel point on peut prêter l'oreille aux réclamations importunes de cette France; et le secrétaire, pièces sur table, lui démontrerait que cette France, sur un territoire très-compact, possède trente-deux millions de sujets, et que son revenu surpasse ceux de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse pris ensemble. Et, sur cet immense revenu, elle n'est pas forcée, comme l'Angleterre, d'en prélever plus de moitié pour le service de sa dette; un cinquième lui suffit pour faire face à ses engagemens. La France est donc incontestablement l'Etat de l'univers qui a le plus d'argent à dépenser. Je dis exprès *argent* (*geld*), parce que, seule entre toutes les autres puissances, elle n'est pas affligée de la plaie honteuse du papier-monnaie (1).

(1) Voici les bases de mon calcul, en traduisant en francs les évaluations données en florins d'empire par nos meilleures statistiques : *Autriche*, 338 millions; *Russie*, 344; *Prusse*, 196; pour ces trois Etats réunis, 878 millions; *France*, un milliard, ce qui forme en sa faveur un excédant de 122 millions, somme à-peu-près égale au revenu du royaume des Pays-Bas.

Il ne reste à l'Angleterre, les intérêts de sa dette payés, comme nous l'avons vu plus haut, que 650 millions de francs pour toutes les branches du service; tandis qu'il en

« Mais, me crient certaines voix en jargon néerlandois, si vous ramenez les frontières de la France sur le Rhin, que deviennent les provinces méridionales de la petite monarchie fondée en 1814, par la grâce de Dieu, opérant par les mains de lord Castlereagh et du prince de Metternich ? »

Je réponds qu'il ne m'appartient nullement de décider du sort du duché de Brabant, et des comtés de Flandre et de Namur; mais que si jamais ces provinces redevenaient gauloises, je dirais philosophiquement : Pourquoi la Belgique ne serait-elle pas aujourd'hui ce qu'elle était il y a deux mille ans, et peut-être plus? Mais ne remontons pas plus haut que César, et écoutons-le qui nous dit : *Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgæ* (1).

Mais je vais traduire mon latin, parce que je veux que les ministres puissent me comprendre comme tout le monde : « La Gaule entière se divise en trois parties, dont l'une est habitée par *les Belges*. C'est le Tout-Puissant qui le voulut

---

reste 800 à la France, qui a d'ailleurs l'avantage de pouvoir satisfaire à toutes ses dépenses à des taux moins élevés.

(*Note de l'auteur.*)

(1) *De Bello gallico*, lib. I.

dans ce temps-là, et qui probablement le voudrait encore dans celui-ci, parce qu'il est essentiellement la source de l'ordre. Or, n'est-il pas permis à un Français et à un Belge, dont l'un sort de Lille et l'autre de Tournay pour respirer l'air des champs, de trouver que l'ordre qui règne dans la nature est un peu troublé, quand, au milieu d'une plaine rase, ils s'entendent crier : « Halte ! votre pied droit est sur une motte de terre appartenant au roi de France, et votre pied gauche sur une motte de l'obéissance du roi des Pays-Bas ! » Où est donc la chaîne de montagnes, le fleuve, la rivière, le ruisseau qui marque la division des deux Etats ? Il faudrait, du moins, planter une borne sur la limite, pour que deux royaumes fussent séparés comme deux champs de pommes de terre.

« Un peu plus loin, disent les employés de la douane, on trouve de belles et grandes villes, fortifiées avec l'argent de la France. » — Avec l'argent de la France ? Cela est bon à savoir, et on s'en souviendra. — « Le duc de Wellington passe la mer tous les ans, pour inspecter ces places, attendu que c'est par le bon vouloir de l'Angleterre qu'il existe un royaume des Pays-Bas. » — Cela pourra encore être bon à se rappeler, et, en attendant, je me rappelle dès aujourd'hui que ce fut un monarque français fort

vaillant et fort honnête homme, mais détestable politique, qui mit lui-même obstacle à ce que les provinces belgiques fussent réunies à la France, dès le quatorzième siècle (1).

Mais il y a dans la destinée des Etats des évènemens qui se jouent des mauvaises combinaisons des hommes, parce qu'ils dérivent des causes physiques. Combien de temps, par exemple, les rois de France ne furent ils pas bravés par les ducs de Normandie et de Bretagne? Ces princes étaient puissans, riches; ils se mettaient sous la protection de l'Angleterre, toujours prête, par instinct, à voler à leur secours. Leurs Etats finirent néanmoins par se fondre dans la monarchie française; l'ordre naturel le voulait : on peut l'intervertir un instant, on ne le détruit jamais.

Est-ce, d'ailleurs, sur le continent seul que la France peut obtenir les justes indemnités qui lui sont dues? L'Angleterre, du milieu de l'O-

(1) C'est du roi Jean que le général de B*** veut parler. Il était héritier légitime du duché de Bourgogne; « mais, dit le président Hénault, *par une imprudence que ses enfans payèrent bien cher,* au lieu de conserver un domaine si important, il le donna à son fils Philippe-le-Hardi. » Ce prince devint la tige des ducs de Bourgogne, maison française et si fatale à la France.

(*Note du traducteur.*)

céan du nord, *protége* les îles Ioniennes : pourquoi la France, qui a des ports dans la Méditerranée, ne *protégerait*-elle point aussi l'île de Candie ou l'île de Chypre? Craindrait-on qu'elle n'y trouvât un faible dédommagement des pertes immenses qu'elle a faites, depuis que Saint-Domingue a cessé de lui appartenir (1)?

Je sais aussi bien que tous nos petits politiques, j'ose le croire, que le rétablissement de la France dans ses droits ne peut s'opérer sans des changemens notables; mais c'est précisément ce qui me fait faire des vœux si ardens pour ce grand acte de justice, parce qu'il est le moyen, l'unique moyen de rétablir enfin dans l'Europe entière cet équilibre, dont le nom jusqu'ici n'a été qu'une grossière déception.

Ce n'est pas à moi, humble serviteur des rois, à faire leur part : elle est toute tracée. Ceux qui avanceront vers le sud, feront de la place au nord : c'est tout ce que je puis me permettre de dire. Malheur à qui ne me comprend pas!

Je serai moins réservé sur le point capital. Que n'ai-je les cent langues et la voix de fer que les

---

(1) M. Necker, dans un de ses écrits sur les finances, évalue à 70 millions les sommes qu'a rapportées Saint-Domingue au trésor royal, en 1787 et 88.

(*Note du traducteur.*)



poëtes donnent à la Renommée, pour me faire entendre à la fois depuis le Spitzberg jusqu'au détroit de Gibraltar! Que le Turc soit balayé par les armées chrétiennes, comme le sable du désert par l'ouragan! c'est alors qu'il sera permis au monde civilisé d'effacer la honte de quatre siècles; c'est alors qu'il lui sera donné d'asseoir sur des bases solides cette paix universelle, qui n'a été jusqu'ici que le rêve de quelques hommes de bien. Le repos était-il possible, lorsqu'aucun membre du corps social n'était à sa place, lorsque tous éprouvaient le besoin de sortir de cet état de gêne, d'inquiétude et de jalousie?

Je n'ai point assisté aux conseils du puissant monarque, à qui le Ciel a réservé la gloire immortelle d'accomplir l'acte qui tiendra la première place dans l'histoire moderne; mais, loin de m'alarmer pour l'Europe du développement de ses forces, je n'hésite pas à saluer en lui le libérateur et le bienfaiteur des peuples civilisés. A défaut de sa sagesse et de ses lumières, la connaissance de ses propres intérêts suffit pour confondre les clameurs de l'ignorance et de la mauvaise foi : vainement supposent-elles à un prince éclairé et humain l'insensé projet de renouveler la domination éphémère des Gengis et des Tamerlan. Il est des bornes que l'ordre physique impose à l'étendue des plus vastes empires. Cons-

tantinople, je n'en doute nullement, va tomber au pouvoir du vainqueur des Ottomans. Mais, qui m'autoriserait à penser qu'il fera désormais de sa conquête le centre de sa puissance? Croirai-je qu'il va mettre cinq cents lieues de distance entre cette capitale nouvelle et celle que fonda Pierre-le-Grand sur les bords de la Baltique?

Non, aucun esprit droit n'attribuera d'aussi téméraires conceptions à un prince, qui a déjà donné au monde tant de gages d'une modération qui avait fait accuser la lenteur de sa justice. *Assez de pays et de peuples reconnaissent ses lois; assez de soins s'attachent à l'étendue de ses domaines* (1).

Mais l'équité permet-elle que ces pays et ces peuples soient victimes des perfidies et des fureurs d'un gouvernement barbare? La position géographique de la Turquie lui a donné le pouvoir trop redoutable d'emprisonner, à volonté, dans la mer Noire les habitans des provinces méridionales de la Russie. C'est donc cette position qu'il importe de changer; et c'est aussi ce qui résulte des paroles officielles suivantes : *Amenée par le besoin impérieux de garantir au*

---

(1) *Déclaration de l'empereur de Russie*, que je reçois à l'instant même.

(*Note de l'auteur.*)

commerce de la mer Noire et à la navigation du Bosphore une liberté DÉSORMAIS INVIOLABLE, *la guerre sera dirigée vers ce but également utile à tous les Etats de l'Europe* (1).

Mais comment assurer cette liberté *inviolable?* est-ce par des traités avec des barbares qui se font un jeu, que dis-je? un devoir de violer les engagemens les plus solennels envers les puissances chrétiennes? Non, certes, les paroles et les écrits ne peuvent plus suffire. Il faut arracher à jamais aux Ottomans les clefs des deux rives du Bosphore et des Dardanelles. Mais aussitôt une autre question se présente : à qui les confier désormais ces clefs, si précieuses non seulement pour la Russie, mais, comme elle le dit elle-même avec raison; *pour tous les Etats de l'Europe?*

La réponse à cette question ne satisferait-elle pas doublement les amis de l'ordre, si elle servait également à résoudre une autre difficulté que présente la crise actuelle? « Que ferez-vous de la Grèce? » ne cessent de crier ces Turcs en frac et en chapeau rond, qui ne peuvent se consoler de la voir échappée des chaînes du musulman. Est-ce donc un problême insoluble que de rendre à un pays européen sa place en Europe, et à un

(1) *Déclaration de l'empereur de Russie.*

peuple chrétien son rang dans la société chrétienne?

« Si la Grèce libre, reprend-on, est trop faible, elle deviendra l'objet de l'ambition de ses voisins; ou, sous un voile d'indépendance, elle ne sera, comme les îles Ioniennes, qu'une province annexée aux domaines de quelque puissant protecteur. »

Un moyen se présente d'obvier à ce double péril, et il est indiqué par les souvenirs que réveille le nom même de la contrée célèbre qui renaît à l'indépendance. Que la voix du vainqueur des barbares, unie à celle des deux rois ses alliés, proclame la résurrection de l'empire grec, non pas tel qu'il fut à l'époque de sa splendeur, mais tel qu'il était sous les derniers Paléologues! Peu puissant en Europe, encore moins puissant en Asie, il le sera néanmoins assez pour être constitué, au nom de l'Europe, gardien des communications de la Méditerranée avec la mer Noire. Les faibles descendans d'Othman retourneront déployer leurs tentes dans les contrées asiatiques d'où ils sont sortis, et d'où ils ne sortiront plus.

Je me reprocherais de terminer cet écrit sans y ajouter une considération qui, plus qu'aucune autre peut-être, intéresserait des millions d'Européens aux destinées futures de la Grèce.

Elevés au rang des peuples indépendans, mais ne pouvant s'éloigner de leurs côtes sans traverser des mers infestées par les Barbaresques, les Grecs ne se contenteraient pas de protéger leur commerce. Se livrant à leur génie maritime, bientôt ils auraient des flottes qui purgeraient la Méditerranée de ces brigands, qu'ils étaient obligés de respecter comme les alliés du sultan leur maître. Quand on se rappelle ce que fit la petite île de Malte entre les mains d'une poignée de chevaliers, que ne serait-il pas permis d'attendre de la marine grecque?

Je vois et j'entends des gens qui, lorsque je voudrais quitter la plume, veulent me forcer à répondre auparavant à une question captieuse: « A qui, me disent-ils, réservez-vous la couronne des Comnènes et des Paléologues? » J'ai déjà dit que tant d'audace ne m'appartient pas; mais je répondrai plus à ce que l'on veut me dire qu'à ce que l'on me dit.

« Ne serait-ce pas probablement à un prince de la maison impériale de Russie, que serait dévolue cette couronne? » Tel est le terrain sur lequel on voudrait m'amener. Encore un piége! Il n'a rien qui m'effraie. Quel danger inconnu menacerait donc l'Europe, si, après avoir abattu le croissant à ses pieds, et relevé la croix sur le dôme de Sainte-Sophie, l'empereur de Russie y

faisait inaugurer un nouveau Constantin? Ce qui importe au salut, ou du moins à la tranquillité des autres puissances chrétiennes, c'est que les deux sceptres ne soient pas réunis dans les mêmes mains; et, le partage fait, quelle crainte peut concevoir la politique la plus ombrageuse? La maison de Bourbon ne possède-t-elle pas trois couronnes dans les plus belles contrées de l'Europe? Les princes qui les portent forment-ils un faisceau de puissance alarmant pour leurs voisins? La maison de Holstein, qui règne à Saint-Pétersbourg, ne règne-t-elle pas aussi à Copenhague, et ne régnait-elle pas à Stockholm même, lorsque Gustave III fit la guerre à Catherine II, pour soutenir, contre la Russie, la cause des Turcs?

C'est assez d'avoir à traiter des réalités, sans combattre encore des chimères. Je me tais donc, après avoir répété, toutefois, comme le vieux Caton : *Delenda est Carthago!* mais plus heureux que lui, qui ne vit pas la prise de Carthage, je verrai celle de Constantinople.

FIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES,

ET NOTES

AJOUTÉES PAR LE TRADUCTEUR.

NOTE 1re, PAGE 6.

« On a reproché à saint Louis les deux croisades dont il fut victime. Les revers dont ces expéditions furent accompagnées, n'ont point permis à la postérité d'apprécier les vues politiques qui, dans ces guerres lointaines, se trouvent mêlées aux idées religieuses. Si ces entreprises avaient réussi, *l'Egypte serait devenue une colonie française et chrétienne;* on aurait vu s'établir une communication facile entre l'Europe et l'Asie; et le nom de saint Louis serait peut-être, de nos jours, béni sur les côtes d'Afrique, comme il l'est chez tous les peuples chrétiens. » (*Biographie universelle*, article *Louis IX*, par M. Michaud.)

« Saint Louis n'avait pas seulement pour but de défendre les Etats chrétiens de la Syrie, et de combattre les ennemis de la foi, mais de fonder une *colonie* qui eût réuni l'Orient à l'Occident, par l'heureux échange des productions et des lumières.

« L'historien Mézerai dit formellement que le projet du roi de France était d'établir une *colonie en Egypte :* projet dont l'exécution a été tentée dans les temps modernes. « Pour cela, ajoute Mézerai, saint Louis emmenait avec lui grand nombre de laboureurs et d'artisans. »

« Ses projets n'étaient pas même ignorés de ses ennemis.

Dès qu'il fut descendu à Damiette, le sultan du Caire, Negmeddin, *lui* écrivit une lettre qui existe encore, pour lui reprocher d'être venu envahir ses Etats avec une si grande quantité de vivres et d'*instrumens d'agriculture*, que l'on voyait bien qu'il voulait s'y établir.

« Enfin, pour constater ce fait, nous citerons le célèbre Leibnitz, qui, dans un Mémoire adressé à Louis XIV, ne craignit point d'affirmer que les motifs qui avaient déterminé saint Louis à entreprendre la conquête de l'Egypte, étaient inspirés par *une profonde sagesse*, et méritaient l'attention des hommes d'Etat et des publicistes les plus habiles. » (*Histoire des croisades*, par M. Michaud, liv. XIII et XIV.)

Telle est l'opinion de tous les hommes instruits : et maintenant il est à remarquer que non seulement des déclamateurs font encore un crime à saint Louis de ses croisades, mais qu'on a vu récemment encore un de ses panégyristes demander grâce pour un de ses plus beaux titres à l'admiration de la postérité.

Le général de B*** n'a donc que trop raison de dire que Louis IX, le plus grand homme de son siècle, serait encore le plus grand de celui-ci, puisque tous les esprits ne sont pas encore en état de le comprendre et de l'apprécier.

NOTE 2, PAGE 10.

Tous les genres de vexations et d'oppressions que les Grecs avaient à souffrir de la part des Turcs, se trouvent décrits dans un ouvrage récent, qui confirme pleinement tout ce qu'ont déjà rapporté à ce sujet MM. de Chateaubriand et Pouqueville.

« La Grèce était grevée de trois grandes taxes : le *miri*, ou impôt territorial, la contribution mobilière, et enfin le *kharatch*, ou capitation.

« Non seulement ces taxes, qui sont fixes pour les sujets musulmans, étaient arbitraires, mais il fallait souvent les payer plusieurs fois pour se soustraire aux mauvais traitemens. Parvenus à l'âge de douze ans, les enfans eux-mêmes étaient soumis au *kharatch*, qui variait depuis quatre piastres jusqu'à douze. Le procédé dont les percepteurs turcs usaient pour s'assurer de l'âge des jeunes garçons, et surtout des jeunes filles, était le comble de l'opprobre et de la dégradation. Quand les parens n'avaient pas de quoi payer, c'était l'enfant qui payait de sa personne; on l'emmenait, et c'est ainsi que les pourvoyeurs des harems se fournissaient à bon compte.

« L'acquit du *kharatch* équivalait ou était censé équivaloir, pour un Grec, à la permission de conserver sa tête sur ses épaules pendant le reste de l'année courante.

« Si la population ou les richesses diminuaient dans un district, les habitans étaient obligés de supporter l'accroissement du fardeau, ce qui hâtait leur ruine. Le collecteur, ou *codja-bachi*, n'oubliait jamais de se faire une large part. On estimait que les Grecs de la Morée rapportaient deux millions de piastres au sultan, un million au pacha, et quinze cent mille aux codja-bachis.

« On ne fait pas entrer en ligne de compte les extorsions arbitraires des pachas. L'*avaniah*, nom d'une taxe imposée sans justice et raison (1), n'avait d'autre règle que la rapacité du gouverneur.

« La condition des Grecs était, sous tous les rapports, digne d'une profonde pitié. Leur industrie faisait la fortune de leurs tyrans; ils payaient leurs bourreaux du fruit de

---

(1) Les Européens entendent plus communément, par le mot d'*avania*, les mauvais traitemens dont les Turcs accablaient les Grecs pour les faire contribuer à discrétion.



leurs labeurs ; c'est leur habileté qui soutenait la marine de leurs maîtres, leurs revenus qui servaient de salaire à des garnisons destinées à les maintenir dans l'esclavage.

« Cet esclavage excluait les chrétiens de toute protection de la part des lois. Leur serment en justice n'était admis qu'autant qu'il était appuyé du témoignage d'un musulman. Tandis que le parjure de celui-ci n'était puni que d'une légère amende, le chrétien avait à redouter une mort immédiate, s'il était seulement soupçonné d'avoir dissimulé la vérité. Le mahométan pouvait toujours frapper, et quelquefois même tuer le chrétien impunément, tandis que le moindre coup porté par un chrétien à un mahométan était puni sur l'heure du dernier supplice.

« Les chrétiens étaient obligés de vivre dans des maisons d'une couleur sombre. Telle était aussi celle de leurs vêtemens : il leur était surtout interdit de porter un turban vert, un schâle blanc et des pantoufles jaunes.

« Le Turc de la plus basse classe traitait le chrétien du rang le plus élevé avec un mépris révoltant. Un musulman voyait un Grec, assis dans sa boutique ; il l'appelait, lui faisait charger son bagage sur le dos de ses chevaux, ou en exigeait des services plus pénibles encore. On conçoit aisément quelle devait être la condition d'un peuple d'une religion haïe, vivant sous la domination de maîtres qui ne lui permettaient pas de porter des armes, tandis que le pistolet et le *kandgiar* ne quittaient pas leur ceinture.

« La vie d'un Grec était toujours à la merci du premier accès de colère d'un musulman. On les mutilait, on les tuait, plus légèrement que, dans les pays civilisés, on ne condamne un déliquant à l'amende. Voilà des choses qui, supportées avec calme par des âmes sans énergie, s'empreignent, au contraire, profondément dans le cœur d'un peuple qui commence à deviner la honte ou l'honneur. Voilà les injures qui,

tolérées d'abord sans ressentiment, soulèvent à la fin une nation, et provoquent son légitime retour à l'indépendance! » (*De l'Etablissement des Turcs en Europe*, traduit de l'anglais de lord John Russel, par A. B., ancien secrétaire d'ambassade.)

NOTE 3, PAGE 14.

« Le voyage de Mahomet au septième ciel, sur la jument Brrach, et l'escamotage de la lune qu'il mit dans sa manche, sont des plaisanteries qui reviennent fréquemment lorsqu'il est question de ce faux prophète. Mais voici ce qu'il y a de réel dans ces deux faits :

« Mahomet, qui, contre l'opinion vulgaire, était d'un caractère affable, et même enjoué, se trouvait dans une position à faire beaucoup de contes à ses compatriotes, si avides de ces récits merveilleux. C'est ainsi qu'il les aura entretenus de son voyage au septième ciel. Il en a même fait mention dans le Coran; mais il s'exprime d'une manière si obscure, qu'on doute encore s'il a voulu parler d'un véritable enlèvement dans les cieux, ou simplement d'une vision.

« Les musulmans citent aussi le miracle de la lune, non pour la lui faire mettre dans sa manche, mais pour la fendre en deux à sa voix. Or, il est seulement dit dans le Coran, à propos des signes qui doivent précéder la fin du monde, que la lune se fendra. Aucun mot ne se rapporte à la personne de Mahomet. Il est vrai que le terme arabe qui signifie *fendre*, au lieu d'être au futur, est au passé; mais ce genre de langage est assez commun dans le Coran.

« Quelques apôtres de l'islamisme portent le nombre des miracles de Mahomet à mille; d'autres à trois mille. » (*Description des monumens musulmans de M. le duc de Blacas*, par M. Reinaud, employé au cabinet des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du roi.)

NOTE 4, PAGE 16.

« On a hautement préconisé, d'un côté, et plus vivement blâmé, de l'autre, la participation de la France à la révolution des colonies américaines. Les censeurs ont été jusqu'à attribuer à cette révolution, et surtout à la part que le gouvernement français y a prise, celle qui, peu d'années après, éclata parmi nous. Il y aurait une question à leur adresser :

« S'ils eussent été appelés à donner leur avis sur les conjonctures délicates où l'on se trouvait en 1776 et années suivantes, auraient-ils osé conseiller de laisser au ministère britannique la liberté de subjuguer les Américains, ou, du moins, de se coaliser avec eux, pour dominer dans les Indes occidentales ?

« L'idole et l'oracle de la nation anglaise, le célèbre lord Chatam, se traîna au parlement pour y expirer en criant : *La paix avec l'Amérique, et guerre à la maison de Bourbon!*

« Fallait-il que Louis XVI demeurât spectateur paisible des déprédations qu'exerçait l'Angleterre contre la navigation et le commerce de ses sujets ? Fallait-il que ce prince supportât avec résignation les refus constans du gouvernement britannique de lui donner la plus légère satisfaction ? La France voyait s'ouvrir un vaste champ à l'extension de ses rapports commerciaux. Une occasion unique s'offrait à elle de diminuer la puissance d'un ennemi, dont la jalousie et la haine s'acharnaient à lui nuire depuis plus de quatre siècles : fallait-il qu'elle renonçât à tous les avantages de sa situation ? Etait-il permis enfin d'oublier ce que peut, ce que doit la politique d'un grand Etat, continuellement entravé et froissé par une rivale insatiable ?

« C'est ici le lieu de rapporter le mot d'un homme d'Etat célèbre qui, vivant alors loin des affaires, devait les consi-

dérer sans passion. Les troubles de l'Amérique avaient éclaté, et le cabinet de Versailles avait même déjà pris des engagemens secrets avec le congrès. Deux des agens du ministère qui y avaient eu le plus de part, se trouvant à cette époque chez le duc de Choiseul : « Ah ! quelle belle occasion, leur « dit-il, de prendre notre revanche de la paix de 1763 ! « Mais vos ministres ne le feront pas : *ils n'ont pas l'estomac* « *assez fort.* » Ce furent ses propres expressions.

« Peu de temps après, il apprit avec toute la France que le conseil du roi avait jugé des circonstances comme lui-même.

« Ces détails ont été communiqués par M. Gérard de Rayneval, l'un des deux agens diplomatiques ci-dessus désignés. L'autre était M. Gérard, son frère, qui fut envoyé bientôt après aux Etats-Unis, comme ministre plénipotentiaire du roi.

« M. de Rayneval, chargé de traiter, à Londres même, des conditions préliminaires de la paix de 1783, au nom de Louis XVI et de Charles III, avait obtenu une concession qui prouve, mieux que toutes les paroles, à quel point les ressources de l'Angleterre étaient épuisées. Elle consentit à restituer Gibraltar à l'Espagne. Le croirait-on ! ce fut le comte d'Aranda, ambassadeur de la cour de Madrid à Versailles, qui fit manquer la restitution d'une place dont l'attaque infructueuse avait coûté tant de trésors à son souverain. » (Introduction à l'*Histoire de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique*, par M. de Sevelinges.) (1).

NOTE 5, PAGE 20.

Que de fables absurdes et calomnieuses n'a-t-on pas débi-

---

(1) Quatre vol. in 8°, avec plans et cartes géographiques. Prix : 30 fr. Chez DENTU, rue du Colombier, n° 21; et Palais-Royal, galeries de bois, n°s 265-266.

tées sur ce malheureux prince Alexandre Ypsilanti ! On l'eût dit vraiment chargé de la procuration de tous les *descamisados*, *carbonari* et *jacobins* de l'univers.

Telle n'est pas, il s'en faut, l'idée que donnent de ce premier moteur de l'indépendance des Grecs, des personnages recommandables qui ont eu des rapports directs avec lui. Les détails qui suivent méritent une attention particulière :

« D'anciennes relations avec les principaux personnages de la nation grecque, relations qui étaient dues aux circonstances dans lesquelles j'étais placé, amenèrent chez moi, lorsque j'étais prisonnier de guerre à Saint-Pétersbourg, la plupart des Grecs qui avaient de l'influence dans leur pays. Informé d'avance des projets médités par les patriotes de cette nation, projets que nul n'aurait soupçonné devoir, plus tard, être qualifiés de *révolutionnaires*, je fus peu surpris de voir arriver, au commencement de 1821, le docteur H****. Il était envoyé par le prince Alexandre Ypsilanti, pour me demander ma coopération à son entreprise, à cause de la confiance qu'il voulait bien mettre dans mon expérience des affaires de guerre et de politique. Je fus contraint de rejeter cette proposition, car je ne crus pas un instant que le prince fût autorisé par la Russie, comme on sembla le penser généralement dans ce temps. J'aurais fort souhaité qu'il m'eût été possible de persuader au prince Ypsilanti que son entreprise était prématurée et mal conçue. Malheureusement il était déjà trop tard, et la levée de boucliers se fit.

« L'issue funeste de cette première tentative devait être prévue par tous les hommes d'expérience. On doit toutefois cette justice à ce bon et brave Ypsilanti, qu'il était animé par de nobles sentimens.

« Les révolutions veulent des victimes : le sang grec versé dans les principautés alluma la guerre de la Morée, qui dure depuis cette époque. Les Grecs devront honorer la mémoire

d'Alexandre Ypsilanti, malgré sa défaite; car c'est à l'exemple qu'il leur donna d'oser prendre les armes contre leurs farouches maîtres, qu'ils devront leur liberté. » (*Questions de politique européenne, et sommaires de plans de campagne contre les Turcs*, par un ancien chef d'état-major du ministère de la guerre.)

NOTE 6, PAGE 32.

« Mille préjugés légitimes et respectables semblaient interdire à jamais une alliance entre le Turc et un prince chrétien. Aussi François Ier fut-il très long-temps sans oser avouer ses relations secrètes avec Soliman II; et c'est ce qui fait la difficulté d'en fixer l'époque précise, les historiens étrangers avançant cette époque, et les historiens français s'attachant à la retarder, pour dérober au moins quelques années à la honte de François Ier, car c'est ainsi qu'ils envisagent cette alliance. Les efforts qu'ils font pour l'excuser par les conjonctures, leurs plaintes contre les prétendues calomnies de Charles-Quint, qui accusa hautement son rival d'un pacte odieux à toute la chrétienté, sont autant de condamnations qu'ils prononcent contre cette alliance. Elle était regardée comme *exécrable* et *monstrueuse*. Pour renverser ainsi toutes les barrières qui existaient entre les chrétiens et les musulmans, il fallait, dans le cœur de François Ier, toute la haine qui l'animait contre le plus redoutable de ses ennemis.

« Depuis le temps de saint Louis jusqu'à celui de François Ier, toute l'Europe regarda comme un devoir de suspendre ses querelles pour se réunir contre le Turc, à chaque irruption que faisaient les barbares dans quelque Etat européen. Il fallait sacrifier ses intérêts personnels à la décence publique, rougir d'un allié nécessaire, quelquefois même s'armer contre lui.

« On voit, en effet, avec quelle chaleur François Ier se défendit d'avoir des intelligences avec l'ennemi de la chrétienté, lorsque Soliman II envahit la Hongrie. Il ordonna à son ambassadeur à Rome de déclarer que les cardinaux qui l'en avaient accusé en plein consistoire, en avaient *menti par la gorge*.

« Non content de ces désaveux, François Ier fit proposer au pape une ligue générale contre les mahométans. Enfin, dans une entrevue qu'eut ce prince à Calais, avec Henri VIII, en 1532, il lui fit signer un traité par lequel les deux rois s'engagèrent à rassembler une armée de quatre-vingts mille hommes, *pour obvier aux damnées conspirations et machinations, et résister aux diaboliques efforts et violences du Turc, ancien ennemi et adversaire de notre sainte foi.* » (*Histoire de François* Ier, par Gaillard, livre III.)

Un écrivain contemporain s'exprime en ces termes sur le même sujet :

« Et, en ce même temps, arriva devers le roi un ambassadeur du roi de Hongrie, qui lui demandait alliance de mariage, et secours d'argent pour subvenir aux nécessités de son royaume, qui, par les guerres passées, avait été grandement détruit. Le roi François lui accorda une bonne somme de deniers, avec ordre et instance, au susdit ambassadeur, de remontrer au roi de Hongrie, son maître, qu'il se donnât de garde sur toutes choses, et quelques guerres qu'on lui fît, de n'*invader son ennemi avec le secours et aide du Turc*; obstant que s'il le faisait, le roi très-chrétien serait contraint de prendre les armes contre lui, sans aucun égard de leur alliance, pour obvier que le Turc, ennemi de notre foi, *n'enjambât sur la chrétienté.* » (*Mémoires de Martin du Bellay*, livre IV.)

Des faits aussi positifs attestent que si François Ier, dans un moment de désespoir et de fureur, conçut l'idée d'une al-

liance avec la Porte ottomane, jamais il n'osa l'avouer publiquement.

NOTE 7, PAGE 33.

Louis XIV avait hérité de toute la haine de son aïeul Henri IV pour la maison d'Autriche. Il soutenait à la fois contre elle les Portugais et les Hongrois; mais, à aucune époque, il ne voulut recourir à une alliance avec la Porte ottomane. Loin de là, il est extrêmement remarquable qu'à trois époques de son règne, ce prince magnanime, n'écoutant qu'une générosité trop rare, fit céder la politique aux bienséances.

Les Hongrois mécontens inspiraient de justes alarmes à l'empereur Léopold Ier; et c'est assurément ce que Louis XIV ne pouvait voir avec peine. Mais il apprend que les Turcs se disposent à profiter des embarras du monarque autrichien, pour porter la guerre dans ses Etats. Aussitôt le roi de France oublie que c'est son ennemi naturel qui est menacé par les barbares; il envoie à l'empereur Léopold un corps auxiliaire dans lequel brillait l'élite de sa noblesse. Ces Français eurent la plus grande part à la sanglante défaite qu'essuyèrent les Ottomans, à Saint-Gotthard, en 1664. Montécuculli, qui commandait l'armée impériale, leur rendit une éclatante justice; et Louis XIV témoigna une joie sincère de cette victoire.

Les Vénitiens défendaient avec intrépidité l'île de Candie contre les Ottomans; mais, réduits aux abois, ils imploraient le secours des puissances chrétiennes. Louis XIV seul entend leurs cris : une escadre sortie de Toulon débarque sept mille Français (1669). La délivrance des Vénitiens eût été certaine, si la générosité du roi de France eût trouvé des imitateurs.

Lorsque les musulmans, en 1683, mirent le siége devant Vienne, l'Autriche, à deux doigts de sa perte, aurait pu être pour la France, son antique rivale, un spectacle doux à con-

templer. Mais ce n'est pas ainsi que pensait Louis XIV ! Non content d'approuver, d'encourager le zèle des officiers qui demandaient à passer en Hongrie, il permit à des princes de son sang (les princes de Conti et de la Roche-sur-Yon) d'aller combattre les infidèles. Sacrifiant enfin tout sentiment particulier à une cause qui était pour lui celle du christianisme et de la civilisation, il autorisa plusieurs grands de sa cour à servir contre les Turcs, sous les ordres du prince Eugène, objet trop légitime de son aversion personnelle.

Se figure-t-on quelle serait la surprise, l'indignation du grand roi, s'il entendait aujourd'hui des voix anti-chrétiennes, anti-françaises, mettre en principe que ses augustes petits-fils doivent se regarder comme les plus anciens, les plus fidèles alliés des barbares successeurs de Mahomet !

NOTE 8, PAGE 41.

Cent fois l'on a dit que l'Autriche envisageait avec effroi la conquête de l'Empire ottoman par les Russes, parce qu'elle craint d'être cernée par des voisins aussi redoutables. Ses vœux comme ses forces étant pareillement impuissans pour détourner ce danger, il se présentait un moyen bien plus direct, bien plus sûr de le prévenir. Joseph II fut le premier monarque autrichien qui sembla l'avoir entrevu. Il s'unit à l'impératrice Catherine II contre la Porte ; et si ses armes eussent été, dès le début, aussi heureuses que celles de sa puissante alliée, il est très-permis de croire que l'indépendance de la Grèce n'eût pas été le seul fruit de leurs victoires (1). La

(1) Un ancien diplomate vient d'affirmer que l'alliance des cours de Saint-Pétersbourg et de Vienne, en 1787, n'avait pas eu d'autre motif ou d'autre but que l'indépendance de la Grèce. Il résulte du moins, de cette assertion, que l'insurrection des Hellènes, depuis

Servie et la Bosnie étaient la plus petite part que pût raisonnablement espérer l'Autriche pour s'arrondir, ou plutôt pour se rassurer contre les craintes qui la tourmentaient.

Elle en est peut-être plus tourmentée qu'à aucune époque antérieure; mais la cause n'en est pas la même, ou du moins à cette cause s'en est jointe une autre d'une nature toute différente. Voici ce qu'on lit sur ce sujet très-délicat, dans une brochure publiée récemment, sans nom d'auteur, sous le titre d'*Inductions historiques touchant les affaires de la Turquie*.

« Si les Turcs s'en vont, c'est fini de l'Autriche. Ce qu'on appelle *empire d'Autriche* est un assemblage de nations absolument diverses, ayant une origine, une langue, un gouvernemeut, des assemblées nationales distinctes, n'ayant de commun que leur soumission à la maison d'Autriche. Ce n'est point une société politique primitive, comme les autres monarchies de l'Europe.

« C'est une association d'Etats que l'approche des Turcs occasionna, il y a trois à quatre siècles. Sa population, d'environ trente millions d'âmes, se compose à peu près comme il suit:

5,500,000 *Allemands*, dont 2,000,000 seulement réunis en Autriche; le reste épars.
13,000,000 *Slaves*, de races diverses;
4,500,000 *Hongrois*, d'origine asiatique;
1,500,000 *Walaques*, c'est-à-dire Grecs;
500,000 *Juifs*;
4,000,000 *Italiens*.

« Les Italiens n'ont été rattachés à cet ensemble que par un arrangement arbitraire et factice. Les autres, Grecs, Sla-

---

si long-temps préparée par des souverains, n'est pas un coup de *jacobinisme*.

ves, Hongrois, n'ont pu se soumettre à la domination de quelques Allemands, que par la nécessité de se préserver des Turcs. Les Hongrois n'ont jamais été soumis qu'à une dépendance nominale.

« Les Slaves, particulièrement les Bohêmes, ont conservé sous le joug tout leur génie national. Leur langue est intacte, et ils font aujourd'hui les plus nobles efforts pour la perfectionner, pour développer leur littérature, enfin pour ranimer autour d'eux l'image de la nationalité, et reprendre leur place dans la famille européenne. Les terreurs, la tyrannie, les petitesses du gouvernement autrichien démontrent assez la conscience de la fragilité de son existence. Que les Turcs s'en aillent, et ce faisceau que la terreur de leur nom serra, il y a trois cents ans, se séparera de lui-même.

« Les nations slaves sont restées long-temps sous le poids d'une destinée cruelle. A l'époque de la grande migration des peuples, au cinquième siècle, refoulées sur l'Europe par les hordes asiatiques, contenues sur leurs flancs par les nations germaines, elles se sont disposées sur une longue bande, depuis l'Adriatique jusqu'à la Baltique, sans trouver nulle part ces frontières naturelles, défenses nécessaires de l'indépendance des peuples.

« Les Russes secouèrent leurs chaînes à la fin du quinzième siècle; et depuis, ayant combattu sans relâche l'invasion asiatique, ils vont maintenant la forcer à Constantinople jusque dans ses derniers retranchemens.

« Dès lors s'évanouira le fantôme, dont la menace retenait tant de peuples divers dans les liens de l'Autriche, Grecs, Hongrois, Slaves de races diverses. Ces Bohêmes, ces Galliciens, ces Illyriens, si semblables aux Russes, se dégageront d'une chaîne qui leur pèse; et l'on verra naître dans ces contrées des combinaisons d'Etats toutes nouvelles, mais qu'il est bien difficile de déterminer à l'avance.

« Voilà ce que l'Autriche n'ignore pas ! voilà ce qui lui fait voir tout changement avec une profonde horreur, surtout un changement dans l'état de la Turquie ! »

NOTE 9, PAGE 42.

« De tous les sultans qui ont régné à Constantinople depuis la chute de l'empire grec, le plus humain, le plus éclairé fut, sans contredit, Sélim III ; et ce malheureux prince est mort victime de la barbarie du peuple qu'il voulait civiliser !

« Sa jeunesse, comme celle de tous les princes ottomans, s'était écoulée dans l'oisiveté du sérail. De bonne heure, cependant, il avait manifesté un vif désir de s'instruire. Quelques conversations avec un médecin italien qui le soigna pendant une longue maladie, achevèrent de lui inspirer une haute estime pour les connaissances des Européens. Privé de presque tous les moyens d'en acquérir, il conçut un projet qui a droit d'étonner, en supposant même que l'idée lui en fût suggérée par le médecin italien, ou par quelque autre personne de celles qui l'approchaient.

« Il écrivit au comte de Choiseul, ambassadeur de France à Constantinople, pour le prier de faciliter à Isaac-Bey, son confident, les moyens de se rendre secrètement à Paris. Son intention était que cet ami fidèle prît, sur les diverses parties de l'administration, les lumières dont il espérait pouvoir faire usage, un jour, s'il était appelé à régner.

« Cette négociation d'un genre si extraordinaire, fut un instant suspendue par le supplice du Grec Pétraki, qui, de cuisinier, était devenu directeur de la monnaie, et l'homme le plus riche de l'empire Cet homme était probablement un des agens secrets du jeune prince, qui se compromit beaucoup pour le sauver. Néanmoins, Isaac-Bey partit, en 1786, pour la France. Il existe encore plusieurs personnes qui ont

connu ce musulman à Paris, et à Versailles où il faisait sa résidence habituelle. Il ne lui manquait que l'habit européen pour avoir en tout l'air d'un Français bien élevé.

« Il fut admis auprès de Louis XVI, et lui remit une lettre de Sélim. Cette correspondance, qui paraîtra fabuleuse à ceux qui connaissent les usages de l'Empire ottoman, n'éprouva que peu d'interruption. Le roi, le comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères, et après lui le comte de Montmorin, étaient seuls dans le secret.

« Sélim, qui n'avait alors que vingt-quatre ans, traitait, dans ses lettres, les plus hautes questions de la politique, et montrait de grandes vues pour l'avenir : « Comme, la mort exceptée, disait-il dans une de ses dépêches, il y a remède à tous « les maux, la guérison des nôtres est l'unique objet de mes « profondes réflexions. Nous méditons et nous préparons les « moyens éloignés que nous devons employer dans le temps « prédestiné. »

« Ce fut au mois d'avril 1789, que Sélim III monta sur le trône, devenu vacant par la mort de son oncle Abdul-Hamid. De ce moment, il s'occupa sans relâche, quoiqu'avec ménagement, des améliorations qu'il avait projetées dans sa longue retraite. La plus difficile de toutes était l'introduction de la discipline et de la tactique européennes parmi ses troupes. L'institution du corps connu sous le nom de *nizam-dgedid*, c'est-à-dire de nouvelle ordonnance, irrita violemment les janissaires, et peut-être plus encore les ulémas, ennemis de toute innovation, qu'ils regardent comme une offense envers la loi du prophète.

« La conjuration, ourdie dans le silence, éclata enfin vers la fin de 1807. Le muphti pénétra dans le sérail à la tête d'une troupe de janissaires, et signifia au sultan qu'il le déposait, au nom de Dieu et du peuple. Il fut conduit dans un kiosk, où on le traitait avec quelques égards. Mais le fameux pacha

Baïractar étant accouru des bords du Danube avec une armée, pour replacer son maître sur le trône, le sultan Mustapha IV, son cousin, qui l'y avait remplacé, ordonna de l'étrangler. Cette catastrophe eut lieu le 28 juillet 1808.

« Peu de semaines après, Mustapha fut lui-même étranglé par ordre de son frère Mahmoud, aujourd'hui régnant. » (*Biographie universelle*, article *Sélim III*, par M. de la Roquette.)

D'après un calcul fort exact, sur les vingt-trois sultans qui ont régné depuis la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1453, quatre ont été déposés, et cinq étranglés ; et le règne de Mahmoud II n'est pas fini !

NOTE 10, PAGE 43 (1).

On fait grand bruit des troupes régulières nouvellement formées par le sultan Mahmoud, parce qu'on est mal informé, ou parce qu'on se complaît à prendre des apparences pour des réalités. Voici, à ce sujet, des détails garantis par un officier-général français, qui se donne, avec raison, pour être en état de faire connaître la vérité :

« Le sultan a vingt-cinq ou trente mille hommes de troupes régulières. Leur instructeur-général est un ancien caporal, nommé *Gaillard*, déserteur d'un régiment français. Il a servi quelques mois sous les ordres du colonel Fabvier. Les camarades de cet homme le chassèrent pour ses méfaits ; il s'enfuit à Constantinople, et Sa Hautesse, faute de mieux sans doute, en a fait un instructeur-général.

« Gaillard est secondé par des officiers et sous-officiers italiens. Tous les chefs des troupes régulières turques sont Turcs eux-mêmes ; les étrangers ne sont qu'instructeurs. Ils ont

---

(1) Le renvoi a été oublié : il doit être supposé après ces mots : *sur les bords du Danube*, p. 43, lig. 18.



montré aux troupes ottomanes ce qu'ils savaient, c'est-à-dire le maniement d'armes et un peu de l'école de peloton.

« Les régimens turcs exécutent passablement les feux, ce qui amuse beaucoup Sa Hautesse, qui est fort assidue aux exercices. Quant à la marche et aux manœuvres, c'est autre chose. Le caporal Gaillard et Mahmoud n'y ont pas songé; les généraux et les colonels turcs, pas davantage. On ne doit pas être fort étonné de cet oubli; car, où tous ces gens-là auraient-ils appris que la science de la guerre est dans les jambes?

« L'invincible sultan, toujours victorieux, a cru que cette science consistait dans les feux de file, de peloton, de bataillon, et dans les baïonnettes au bout du fusil. A la première rencontre avec les Russes, il changera probablement d'avis; il reconnaîtra que des troupes qui ne savent pas se mouvoir et manœuvrer au pas accéléré, sont aussi facilement que promptement écrasées par quelques batteries d'artillerie légère, et sans que les plus beaux feux de mousqueterie puissent retarder leur destruction.

« Six à huit mille hommes de troupes françaises ou russes, avec une ou deux batteries, manœuvrant en plaine contre l'invincible armée du sultan, l'anéantiraient entièrement en deux ou trois combats. On ne croit pas ces choses-là à Vienne et à Londres.

« L'institution des *nizam-dgétittes* ou *seymen*, en un mot, des troupes régulières, leur mélange avec des yamacks, avec d'anciens janissaires, avec les topraclis, les serratralis, les spahis, les Kourdes, ne sera qu'un inconvénient de plus dans l'armée du sultan. Si Mahmoud était un Pierre-le-Grand; si, avec des talens naturels et la volonté ferme de Pierre, il avait, comme ce souverain, assez de génie pour vaincre les préjugés religieux et autres de sa nation; si, toutes choses en cet état, Sa Hautesse était attaquée par un autre Charles XII ne disposant que d'une petite armée, avec le temps, assuré-

ment, il serait possible qu'à force d'être battus, les Turcs et leur sultan apprissent à vaincre, à leur tour, comme cela est arrivé aux Russes eux-mêmes.

« Mais la situation de Mahmoud est bien différente de celle de Pierre-le-Grand. Il peut, à la vérité, opposer des masses, mais des masses brutes, plus barbares, plus ignorantes que ne l'étaient les Russes à l'époque de Charles XII; et l'empereur Nicolas peut opposer au sultan une ou plusieurs armées instruites, parfaitement manœuvrières, animées de l'esprit militaire, et assurées de vaincre, car elles connaissent leur force et méprisent leur ennemi.

« Le sultan n'a donc aucune chance de succès, aucun espoir de salut. » (*Questions de politique européenne, et sommaires de plans de campagne contre les Turcs*, par un ancien chef d'état-major du ministère de la guerre.)

NOTE 11, PAGE 53.

« La baie de Sébastapol est une des plus belles et des plus sûres du monde; elle se compose de plusieurs bras et bassins, où l'eau est également profonde. On y radoube des bâtimens, lorsque ce travail est jugé nécessaire; mais on n'y fait aucune construction.

« Les chantiers de la marine impériale étaient placés à Nicolaïeff, au confluent du Bog et de l'Ingoulet, et à Kherson, sur le Dniéper; mais ce dernier chantier vient d'être supprimé, et tous les travaux ont été concentrés à Nicolaïeff.

« La flotte impériale russe, sur la mer Noire, consiste en dix-huit ou vingt vaisseaux de ligne, et en un nombre proportionné de frégates et autres bâtimens légers.

« Les bois de construction sont fournis par les immenses forêts situées sur le Dniéper et le Dniester. Les mâtures descendent par le premier de ces fleuves. Les fers et les dou-

blages de cuivre viennent de la Sibérie, et y sont expédiés par le Wolga et le Don sur Taganrog.

« Indépendamment de beaucoup de Grecs, on compte parmi les officiers de la flotte un assez grand nombre d'Anglais, de Ragusais, de Danois et de Suédois. Tous les ans, au printemps, huit ou dix vaisseaux de cette flotte, ordinairement commandés par l'amiral Greig, Anglais de nation, se promènent sur la mer Noire, comme pour annoncer que le pavillon russe seul y domine. » (*Voyage dans la Russie méridionale*, par le chevalier Gamba, consul de France à Tiflis.)

NOTE 12, PAGE 67.

« Pour assurer la liberté des Grecs, il ne faut ni de grands efforts ni le développement d'une grande force.

« Six mille hommes et un bon chef suffisent, savoir : cinq mille hommes d'infanterie, cinq cents de cavalerie, et cinq cents d'artillerie et ouvriers.

« Il n'y a pas un véritable homme de guerre connaissant le pays et le moral des parties belligérantes, qui ne puisse se charger, sur sa tête, d'assurer la liberté de la Grèce avec les moyens ci-dessus déterminés.

« De quelque pays que viennent ces troupes, on doit embarquer peu de chevaux : le transport en coûte fort cher, et beaucoup périraient, soit dans la traversée, soit après le débarquement, par suite de la différence du climat et de la nourriture.

« On se servira avec avantage de chameaux pour le transport des vivres et des munitions, et même de l'artillerie de montagnes. On trouvera des chameaux en Morée. Les mulets sont aussi d'un bon service ; il est facile de s'en procurer de bonne espèce en Sicile et dans le royaume de Naples. La cavalerie peut, d'ailleurs, trouver de bons et beaux chevaux dans l'île

d'Eubée ou de Négrepont, où le débarquement doit avoir lieu de préférence.

« A cette force de six mille hommes, il faut joindre dix-huit à vingt canonnières, dont huit à dix à vapeur.

« On doit supposer que les forces navales des trois puissances alliées auraient l'ordre de bloquer les escadres du sultan et du pacha d'Egypte, si elles osaient entreprendre de reparaître dans ces parages. Rien n'est plus facile, car les musulmans sont encore plus malhabiles sur mer que sur terre.

« L'île de Négrepont n'a point souffert : les ressources qu'elle offre sont précieuses, et doivent être ménagées avec soin. Maîtresse de cette île, l'armée auxiliaire doit y établir ses magasins de réserve, et en faire le centre de ses opérations.

« La conquête de l'Eubée assurée, on enverrait un corps détaché s'emparer des Thermopyles, et y faire des ouvrages défendus par de l'artillerie. Les Turcs d'aujourd'hui ne ressemblent pas aux Turcs d'autrefois ; ils ne sont pas grands preneurs de fortifications. En peu de jours, des ingénieurs français peuvent construire dans ces défilés quelques fortins imprenables pour les barbares.

« Le corps auxiliaire ne doit pas cantonner dans la Morée ; il ne doit y paraître que pour combattre Ibrahim, s'il est nécessaire. La Morée est entièrement saccagée et dévastée : il n'y a point de raison pour pénétrer dans l'intérieur de ce pays, qui n'offre aucune ressource, et où, d'ailleurs, on ne rencontrerait pas l'ennemi. Le littoral seul est occupé par les Egyptiens et les Turcs.

« En défendant les Thermopyles, et en coupant les communications d'Ibrahim par mer, il sera bientôt détruit ou forcé de mettre bas les armes : ce sera l'affaire de quelques semaines.

« Les marchands anglais des îles Ioniennes approvisionnent les places fortes du Péloponèse, occupées par les Turcs ; il

faut les en empêcher, en traitant avec rigueur ceux qui enfreindraient la défense. La famine fera bientôt tomber toutes ces places.

« Si un corps auxiliaire est d'une nécessité absolue pour purger le sol de la Grèce des barbares qui le souillent encore, cette nécessité ne provient pas de ce que les Grecs manquent de bravoure individuelle. Loin de là, ils sont encore dignes de leurs ancêtres, sous le rapport du courage. On peut même affirmer que les vertus héroïques ne sont pas totalement éteintes chez cette nation; seulement ils manquent de science militaire, de tactique. Les bataillons réguliers formés en Grèce ont presqu'autant besoin d'exemples de la discipline européenne que le reste de la nation.

« Personne aujourd'hui ne conteste donc plus qu'il est absolument nécessaire d'envoyer aux Grecs un corps auxiliaire. Elle est enfin tombée dans le mépris, cette politique aussi inepte qu'inhumaine qui faisait considérer les défenseurs de la plus juste, de la plus noble des causes, comme des *sujets révoltés contre la légitimité*, comme de *fougueux révolutionnaires!* » (*Questions de politique européenne*, ouvrage cité plus haut.)

NOTE 13, PAGE 69.

« Le mont Hémus, que les Turcs appellent *Balkan*, nom générique qui signifie *montagne*, étend sa base jusqu'à dix-sept lieues environ du Danube. Il n'est pas aussi considérable qu'on le croit généralement. Vu de loin, il ressemble au Donnersberg dans les Vosges, près de Kaiserslautern, et peut aussi être comparé à ces montagnes sous le rapport du sol, de la nature des arbres et des pâturages, ainsi que pour la grande étendue de son plateau. Les chemins qui le traversent sont plus difficiles, ce qui tient à ce que le pays est moins habité et moins cultivé que les Vosges. Et pourtant, à s'en

rapporter aux descriptions des voyageurs et aux mauvaises cartes que nous avons de cette contrée, on pourrait s'attendre à y trouver des villages, et des vallées en culture qui en faciliteraient la traversée.

« La route ordinaire des courriers et des voyageurs qui se rendent à Constantinople, passe par Schumla, que l'on regarde comme la porte du Balkan, et les Thermopyles des Turcs. Dans les dernières guerres, le camp du visir a toujours été établi en cet endroit, et les armées russes qui marchaient sur Constantinople, n'ont jamais pu pénétrer au-delà.

« Ces circonstances ont donné à Schumla une sorte de réputation stratégique, qu'il mérite, d'ailleurs, par sa position au point de concours des routes de Routschouck, Silistria, Ismaïl, Varna et autres ports de la mer Noire, ainsi que de Ternowa par Osmanbazar, etc., qui se séparent ensuite après le passage des montagnes.

« De Schumla à Constantinople, il y a quatre-vingt-six heures de marche de caravane, qui, vu la lenteur de cette marche, peuvent être prises pour des lieues de poste. » (*Précis des dernières guerres des Russes contre les Turcs, avec des considérations militaires et politiques*, par le général prussien Valentini.)

NOTE 14, PAGE 70.

Pourquoi s'arrêter à décrire la position de Schumla, et à exalter l'importance de ces Thermopyles ottomanes, puisque, depuis la dernière guerre, l'état des choses a pris une face toute nouvelle?

Long-temps avant que la lutte actuelle fût engagée et même prévue, le général prussien Valentini, dans un ouvrage que nous avons déjà cité, proposait d'employer la marine russe

de la mer Noire, pour opérer des débarquemens dans la Turquie d'Asie.

Un général français, dans un écrit beaucoup plus récent, est entré à ce sujet dans les détails qui suivent :

« Pour abréger la guerre, et avoir la certitude d'arriver devant Constantinople dès la première campagne, les Russes doivent débarquer quarante à cinquante mille hommes au golfe de Bourgas ou à Tersaneh, aussitôt que leur armée d'opération sera arrivée aux monts Balkan, et même auparavant.

« L'armée turque se trouvera ainsi coupée, et prise entre deux feux. La terreur se répandra à la fois dans Constantinople et dans les troupes ottomanes. Le désordre et la confusion qui en seront la suite, rendront facile le passage du Balkan.

« La traversée d'Ackerman et d'Odessa est si courte, en côtoyant les bouches du Danube, que toutes les espèces de bâtimens sont propres au transport des troupes. On peut d'ailleurs l'effectuer en plusieurs fois, si le nombre des navires se trouvait insuffisant ; car dix mille Russes, appuyés de quelques canonnières ou autres bâtimens de guerre, sont en état de prendre pied sur le point de la côte qui aura été choisi, et s'y maintenir contre soixante mille Turcs, en prenant des positions, et remuant de la terre.

« Il serait bon de faire usage, contre la cavalerie turque principalement, des fusées à la Congrève, non pas tant encore pour le mal qu'elles peuvent faire à l'ennemi, qu'à cause de l'épouvante qu'elles occasionneraient (1). On ne doit négliger aucun moyen de vaincre avec le moins de perte possible (2).

(1) L'infortuné Tipou-Saëb employa avec grand succès, contre les Anglais, de longues fusées de fer qui ressemblaient beaucoup aux *congrèves*.

(2) Il a déjà été annoncé qu'à la suite de l'artillerie de la grande armée russe, se trouvait une batterie de fusées *à la Congrève*.

« L'abondance des blés dans le midi de la Russie, et à Odessa principalement, qui en est l'entrepôt, rendra facile et peu dispendieux l'approvisionnement des armées Russes. Des troupes manœuvrières animées d'un excellent esprit, faciles à nourrir, et dont les approvisionnemens sont assurés, ont de grandes chances en leur faveur; et lorsqu'elles ont en tête un ennemi ignorant, elles sont assurées de marcher de succès en succès.

« Aussi les hommes auxquels il appartient de porter un jugement, sont-ils d'avis unanime que si les Russes entreprennent d'expulser les Turcs de l'Europe, ils y parviendront en peu de temps, et sans qu'aucun obstacle insurmontable puisse les en empêcher.

« Je ne suis point partisan des demi-mesures, ajoute l'auteur, dans les affaires de guerre et de politique. L'étude de l'histoire, la pratique des affaires et l'observation m'en ont fait connaître tous les inconvéniens.

« C'est par humanité, c'est pour éviter une longue série de guerres et de calamités, que je souhaite sincèrement qu'on en finisse une bonne fois avec les Turcs, et qu'on les chasse pour jamais du monde civilisé. » (*Questions de politique européenne*, ouvrage cité plus haut.)

« Tant que le fanatisme féroce subsistera en Turquie, c'est-à-dire tant qu'il y aura des Turcs en Europe, les chrétiens ne doivent attendre de ces barbares qu'injures, outrages et violence. Race, religion, mœurs, usages, tout conspire pour empêcher que les Turcs gouvernent jamais avec équité la population chrétienne de leur territoire.

« Il y a des hommes qui ont rêvé l'apparition d'un sultan extraordinaire, assisté du secours d'un visir également extraordinaire, et poussant d'une main vigoureuse ses peuples dans la carrière de la civilisation. Qu'il paraisse, ce sultan, on l'étranglera, et son successeur abrogera ses lois et ses régle-

mens. » (*De l'Etablissement des Turcs en Europe*, par lord John Russel.)

NOTE 15, PAGE 94.

Le partage de la Pologne doit être regardé comme le précurseur du renversement total du système politique qui, depuis trois siècles, avait prévalu en Europe. Si le principal blâme de cette grande iniquité politique tomba sur les cours de Saint-Pétersbourg, de Berlin et de Vienne, celles de Londres et de Paris y participèrent en la laissant consommer, sans témoigner même la surprise et l'indignation qu'elles devaient ressentir.

Il est bon de retracer les circonstances et les résultats de cette spoliation violente, aux hommes qui osent encore prononcer le nom d'*équilibre européen*.

Le premier démembrement de la Pologne eut lieu en 1772, lorsque ce royaume était dans une paix profonde avec tous ses voisins.

Vingt et un ans après ce partage, en 1793, la Prusse et la Russie procédèrent au second. L'Autriche, dont toutes les forces étaient alors engagées dans sa lutte avec la république française, ne fut point admise à ce partage.

Enfin s'opéra, en 1795, le troisième et dernier démembrement, qui mit fin à l'existence de la malheureuse Pologne.

L'Autriche, cette fois, ne fut pas écartée : sa part totale s'éleva à 2134 milles allemands carrés, et 2,700,000 âmes.

Celle de la Prusse formait 3140 milles carrés, et 3,350,000 âmes.

Celle de la Russie, 10,690 milles carrés, et 7,250,000 âmes.

L'Angleterre était restée spectatrice immobile de cet accroisement de territoire et de population de trois des principales puissances du continent : mais la révolution française

lui offrit l'occasion tant désirée d'étendre ses acquisitions sur le globe, et elle en profita largement.

La France, l'Espagne, la Hollande furent contraintes de lui faire la cession de plusieurs colonies importantes, telles que l'Ile de France, la Trinité et le cap de Bonne-Espérance.

Non contente de s'être emparée de l'île de Malte, et d'avoir refusé de la rendre, d'après la teneur des traités, elle voulut établir sa domination dans les îles Ioniennes sous le nom de *protection*, et l'Europe souscrivit à cet acte dérisoire.

A peine eut-on l'air de s'apercevoir des accroissemens progressifs de son empire dans les Indes orientales. Depuis quarante ans qu'elle y étend ses conquêtes sans éprouver d'opposition de la part d'aucune puissance européenne, ses possessions sont devenues tellement gigantesques dans cette partie du globe, que les statistiques les plus récentes donnent à l'*Inde britannique* 123 millions de sujets répandus sur un territoire qui s'étend depuis le 8e jusqu'au 32e degré de latitude.

Lorsque le calme succéda à la commotion qui, pendant un quart de siècle, avait ébranlé le globe, l'Europe put espérer une répartition plus égale des élémens de force et de richesses. C'était l'auguste mission que le Ciel semblait réserver au congrès de Vienne : et c'est précisément à cette époque qu'a été reconnu, légitimé et sanctionné ce chaos universel, que tant d'honnêtes gens ont la bonhomie de prendre pour un équilibre parfait !

Qu'ils daignent donc jeter les yeux sur cet aperçu très-exact, quoique très-précis, de l'état actuel de l'Europe !

Toutes les grandes puissances du continent, déjà fort agrandies depuis l'explosion de la révolution française, reçurent encore, au congrès de Vienne, de considérables accroissemens de territoire.

La France, au contraire, rentra dans ses limites du 1er janvier 1792. Tout ce que l'on voulut bien lui laisser, en com-

pensation des départemens qu'elle perdait sur la rive gauche du Rhin et dans la Belgique, c'est-à-dire *en dedans de ses frontières naturelles*, fut quelques arpens de terre autour de Sarrebruck et de Landau, et le district de Chambéri, en Savoie.

Mais le 20 mars arriva, puis le traité du 20 novembre 1815, sa conséquence immédiate, et la France ne conserva même pas ces indemnités dérisoires.

Ce traité désastreux lui enleva une portion du territoire qu'elle possédait avant la révolution. Elle perdit Philippeville, Marienbourg, Sarrebruck, Sarrelouis, Landau, Rheinzabern, Bergzabern, un district du canton de Gex, et la suzeraineté sur Monaco; il fallut enfin qu'elle rasât les fortifications d'Huningue.

Voici donc les résultats palpables des derniers arrangemens, tels qu'ils subsistent encore :

1° Toutes les puissances du premier, du second, et même du troisième ordre, à l'est et au nord de la France, ont augmenté d'étendue et de force. Toutes se sont formé des frontières ou des lignes de défense.

2° Seule, la France a diminué de superficie ; seule, elle a été dépossédée de ses frontières naturelles ; seule, elle a été dépouillée de places fortes qui faisaient sa sûreté, et dont ses voisins se feraient aujourd'hui une arme contre elle.

Enfin, hors de son territoire d'Europe, la France a perdu Saint-Domingue, dont les revenus surpassaient ceux des royaumes de Suède et de Danemarck réunis; et l'Ile de France, le seul port militaire qu'elle eût dans les mers de l'Inde, a passé sous la domination anglaise!

Et voilà l'équilibre tel qu'il existe pour la France!

FIN DES NOTES.

POST-SCRIPTUM

DU TRADUCTEUR.

L'impression de cet ouvrage et des notes qui l'accompagnent était terminée, lorsqu'une circonstance dont je ne puis trop me féliciter, m'a procuré la communication d'un Mémoire inédit, qui est aussi remarquable par l'étendue des connaissances positives que par la hauteur des conceptions.

En voici un extrait fidèle, et aussi détaillé que le temps l'a permis :

« La France est appelée à jouer un grand rôle dans le drame qui se prolonge en Orient. Le troisième acte s'ouvre pour elle, et elle peut encore prendre part au dénouement.

« Je place le commencement de l'action à l'arrivée des députés grecs à Paris. Ils venaient offrir la couronne à l'un des jeunes princes, fils de Mgr le duc d'Orléans. Vivement touchée des malheurs des Hellènes, et pénétrée des avantages qui devaient en résulter pour la France, S. A. R. n'hésita point. Assurée de la sanction suprême qui devait légitimer ces arrangemens, elle se montra disposée à tous les sacrifices nécessaires pour en opérer l'exécution : elle ouvrit ses trésors en faveur

du peuple qui demandait à sa tête un petit-fils d'Henri IV.

« L'émancipation de la Grèce ne tenait alors qu'à la seule volonté de la France. Il eût suffi de se prononcer, pour déterminer la Porte à céder, et les puissances chrétiennes à donner leur assentiment. Quelle longue série de calamités et de crimes eût prévenue cette heureuse résolution!

« Mais, après avoir autorisé le premier prince du sang à traiter, le conseil des ministres parut s'effrayer des conséquences de ce nouvel ordre de choses. Il ne resta plus à S. A. R. que le regret de n'avoir pu conclure un pacte aussi favorable à nos intérêts nationaux qu'avantageux à l'humanité.

« Le traité du 6 juillet 1827 peut être considéré comme formant la seconde période de la lutte sanglante qui fixe depuis des années l'attention de l'Europe.

« La France, qu'indépendamment de sa position géographique, tant de motifs réunis semblaient appeler à prendre les devants, laissa trop entrevoir la détermination de n'agir que conformément aux vues de ses deux alliées.

« L'exécution des mesures convenues devait être aussi prompte qu'elle était facile. On devait, au contraire, se convaincre qu'il n'y avait rien à attendre de vaines négociations. Il suffisait de connaître l'esprit et même la foi du vrai musulman, à qui le Coran défend de traiter avec des infidèles, du sort

d'esclaves pareillement infidèles. Tout s'opposait donc à un arrangement à l'amiable; et quand il a été dit que la Porte aurait été contrainte de reconnaître un prince français sur le trône de la Grèce, c'est parce que ses principes religieux ne s'opposent pas à ce qu'elle cède devant la force, dont l'action victorieuse se concilie très-bien avec la doctrine du fatalisme.

« Les Européens qui eurent occasion de sonder les dispositions du divan, ne tardèrent pas à se convaincre qu'en feignant de prêter l'oreille aux propositions des trois cours alliées, il ne cherchait qu'à gagner du temps, et à se préparer à une guerre inévitable : le manifeste du sultan ne permit plus le moindre doute à cet égard.

« La Russie, il faut le reconnaître, ne se laissa point abuser un instant par des délais et des subterfuges sans cesse renaissans. Il était évident, pour l'Europe entière, que ses armées passeraient le Pruth au premier signal; mais il n'était pas moins évident que l'intérêt de ses alliées était de ne point la laisser agir seule : leur lenteur forma néanmoins le plus étonnant contraste avec son activité.

« Le rôle de la France était cependant tout tracé, et il ne demandait point d'efforts extraordinaires : embarquer vingt-cinq à trente mille hommes, arriver de concert avec un nombre à peu près égal de troupes anglaises aux Dardanelles, débarquer six mille hommes dans le golfe de Saros, et autant sur



la côte d'Asie, en face de Ténédos; tourner les châteaux des deux rives, les enlever, faire arriver les flottes et les troupes sous les murs du sérail, tandis que de leur côté les Russes, à l'aide de leurs escadres de la mer Noire, arrivaient, par les golfes de Varna et de Burgas, sur Andrinople et la capitale même. L'armée ottomane du Balkan n'en pouvait plus défendre le passage, ou elle s'exposait à être prise entre deux feux.

« Enlever les châteaux des Dardanelles est chose facile pour tout militaire qui en a reconnu la position. Ils sont dominés par les hauteurs adjacentes. A l'époque de la signature du traité des trois puissances, ces forts étaient dans un délabrement dont la Turquie seule peut offrir l'exemple.

« Maîtres des deux détroits, les alliés dictaient la loi au sultan, et l'empêchaient, en outre, de recevoir le moindre renfort de ses provinces d'Asie, menacées, d'ailleurs, par l'armée russe qui vient de triompher de la Perse.

« Après avoir pris part au succès décisif de l'expédition, la France intervenait, en suivant les mêmes proportions, dans les arrangemens qui devaient suivre la conquête. Elle assurait ses intérêts présens, et garantissait ses intérêts à venir.

« Loin de là, le ministère ne montra que de l'hésitation. Il consultait les cabinets alliés, tandis que rien ne s'opposait à ce qu'il leur fît adopter ses propres résolutions, parce qu'elles devaient être dic-

tées par la justice même autant que par un sentiment de dignité nationale.

« La Russie n'a aucun intérêt à empêcher que la France reprenne en Europe le rang qui lui appartient; on peut même penser qu'elle le verrait avec satisfaction. Dans l'ordre présent des choses, la France est son alliée naturelle, puisqu'il n'y a aucun point de contact entre les deux puissances. Quant à l'Angleterre, elle n'est pas dans une position à mettre obstacle au redressement des griefs légitimes de la France. Ce n'est pas un secret pour quiconque observe sa marche depuis deux ans, et surtout dans la crise où elle se trouve au moment actuel.

« Quant à nous, persisterons-nous à nous enfoncer de plus en plus dans une nullité qui ne convient pas plus à notre caractère national qu'à la masse immense d'élémens de force et de grandeur que le Ciel a mise dans la main de nos souverains?

« De grandes, d'énormes fautes ont été commises; mais il s'en faut que le mal soit sans remède. La France, avec ses richesses, ses flottes, ses troupes et son admirable position géographique, qui lui permet d'être présente partout, est appelée à tenir la balance entre la Russie et l'Angleterre.

« Mais ces puissances mêmes, en apparence si divisées d'intérêts, ne se présente-t-il pas un moyen de calmer leurs jalousies et de concilier leurs prétentions?

« L'Angleterre, on le conçoit, ne verrait pas sans

désespoir les clefs du Bosphore, en un mot le commerce du Levant, entre les mains du colosse russe.

« Mais la Russie, on le conçoit non moins facilement, ne peut se laisser condamner, par le caprice d'un sultan, à une détention humiliante dans la mer Noire, à la ruine et à la mort de ses provinces méridionales.

« Il se présente donc une idée naturelle, une idée qui n'a rien d'alarmant pour aucun peuple, et qui, au contraire, les rassurerait tous. Ces clefs si précieuses et si redoutables du Bosphore et des Dardanelles, que ne les confie-t-on, d'un commun accord, à une puissance inoffensive, et liée par l'intérêt commun, comme par la foi des traités et les lois de la civilisation, au reste de la grande famille chrétienne ?

« C'est proposer, en d'autres termes, la résurrection de l'Empire grec, tel qu'il était à l'époque où il s'écroula sous les coups des barbares.

« Ce dénouement est le seul qui satisfasse à toutes les difficultés, qui puisse opérer le rétablissement de l'équilibre. Il y aurait de belles provinces à partager sur les bords du Danube inférieur; et par contre-coup, il y en aurait aussi sur le Rhin !........ »
